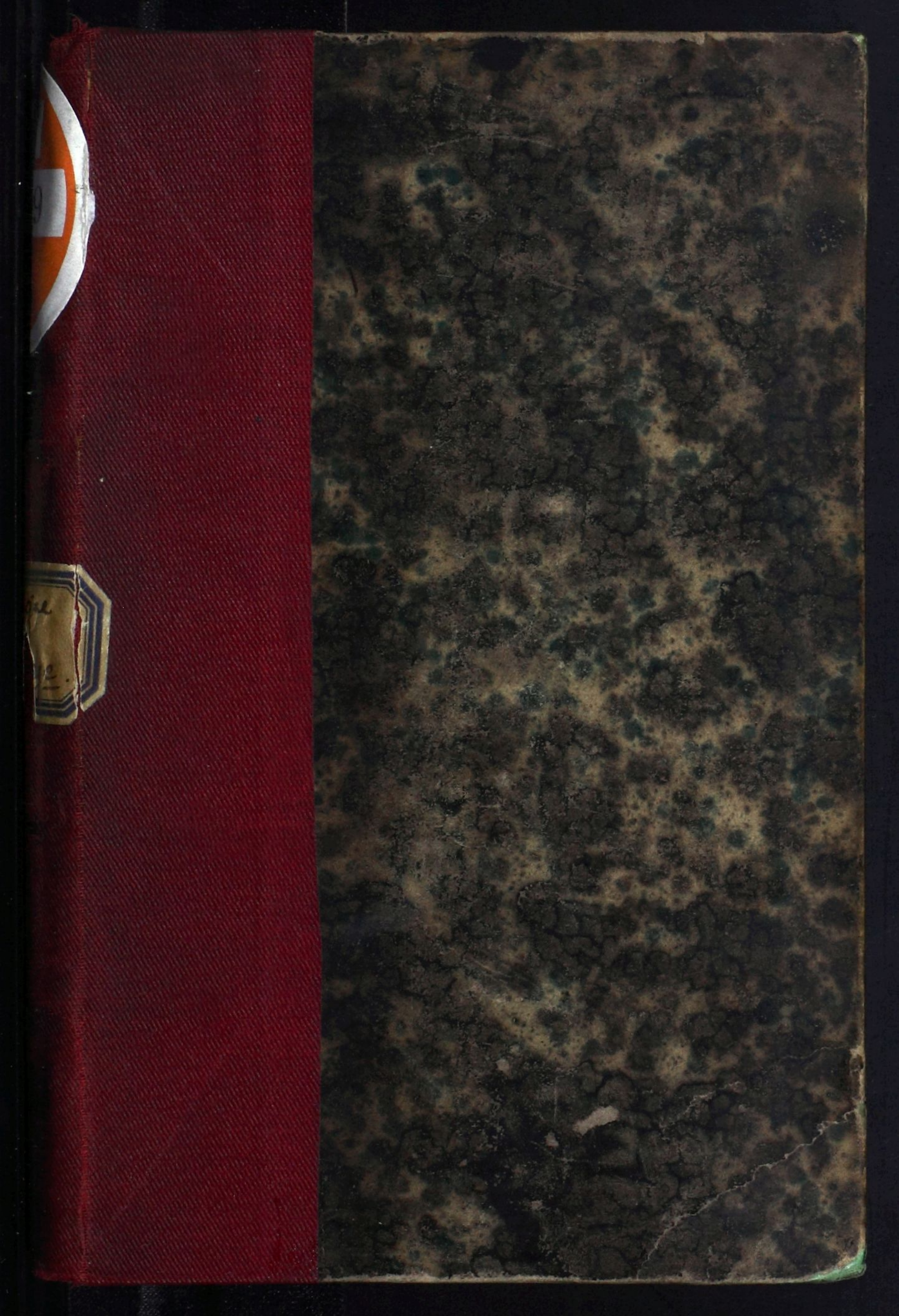
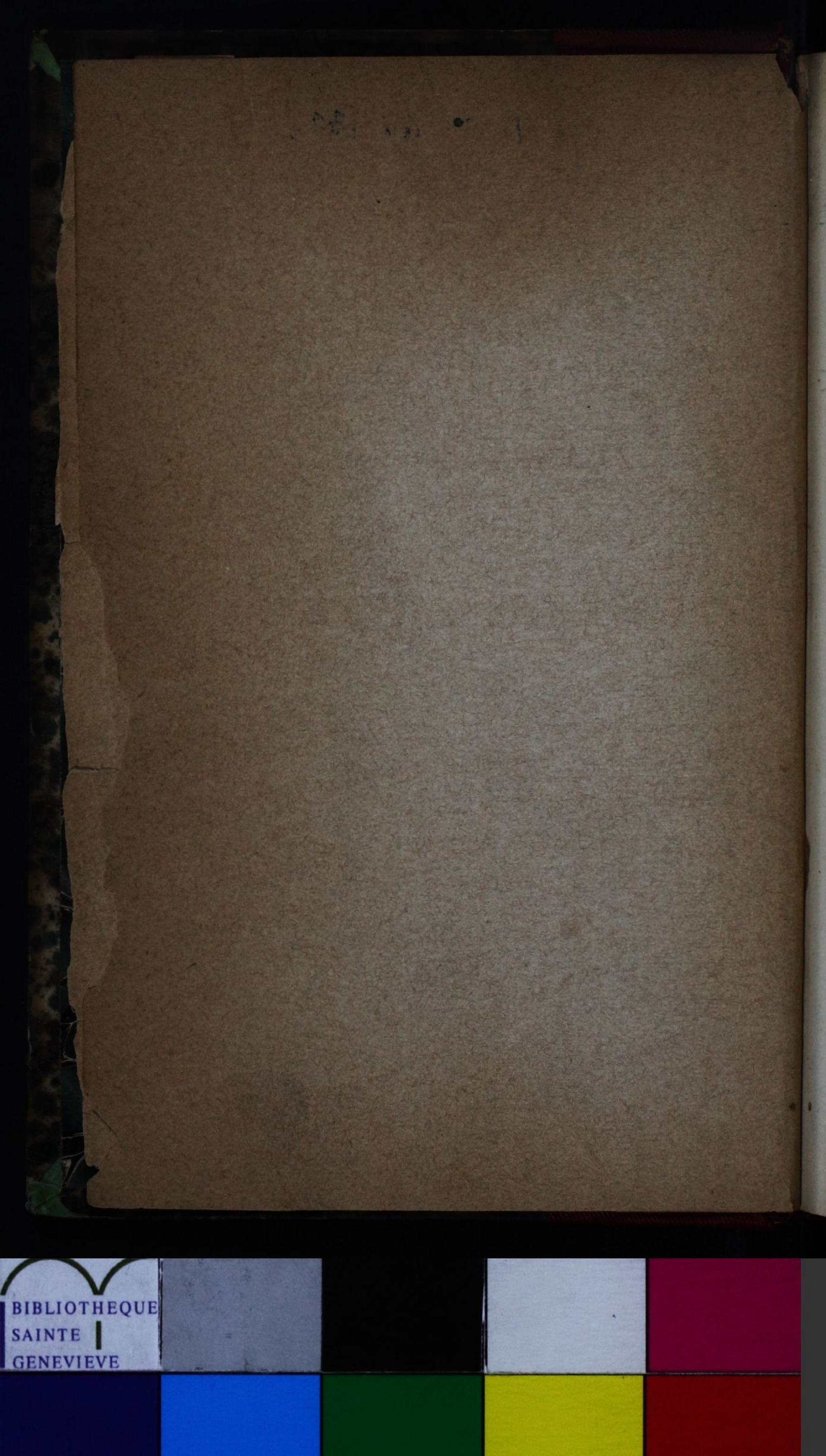

8°Y
139
Sup










BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LAMPAGIE

LA

BELLE AYE

EN VENTE :

Godefroid de Fontaines, le docteur vénérable, chancelier de l'Université de Paris, chanoine de Saint-Lambert, à Liége, 1225-1306. Liége, in-18, elzévir.

Les Tournois des Preux et la Gravure, la poterie, les cartes à jouer, à Liége, en 1444. Idem.

Lettre de Lombard à Vasari, 1565. Notes sur la première école de gravure. Idem.

Les Tapisseries de Liége à Madrid. Notes sur l'Apocalypse d'Albert Durer ou de Roger Van der Weyden. Idem.

LAMPAGIE

LA

BELLE AYE

ROMAN CHEVALERESQUE
PAR HUON DE VILLE NEUVE ET DE PIERREPONT
ÉVÊQUE DE LIÉGE (1152-1229)



* * * *
* * *

LIÉGE
J. GOTHIER, ÉDITEUR

1877

Vos estez de la geste as IIII fiz Aymon,
Qu'il a getet de France, et Maugis le larron ;
Et puis mistrent la terre en feu et en charbon,
D'Orliens jusq'à Loon n'i laissierent maison,
A Espaus en Ardenne geterent mort Guion.

AYE, v. 160-165.

Les traditions romanesques de la Belgique sur Charlemagne se retrouvent dans le midi de la France. Ce premier cycle chevaleresque fut chanté sur les rives de la Meuse et de la Garonne, dans les Ardennes et

dans le Languedoc. Les historiens se sont souvent étonnés de ces singulières similitudes qu'on ne rencontre pas dans les autres épopées du moyen âge. Nous ne nous occuperons pas ici des questions ethnographiques et philologiques. Nous rechercherons seulement les filiations historiques de ces antiques légendes. Comment les Carlovingiens, si éminemment Liégeois, revivent-ils aussi dans l'Aquitaine?

L'union de Liége et du midi est, en effet, en quelque sorte providentielle et existe à toutes les époques de l'histoire. Les Éburons furent

déjà remplacés par des colonies romaines. Ce mariage des peuples et des familles était presque toute la politique avant la révolution française. Napoléon plaçait encore à Liége les malheureux prisonniers de ses désastreuses campagnes en Espagne. L'université liégeoise compte toujours, chaque année, beaucoup d'étudiants espagnols. Et l'industrie des rives de la Meuse s'étend même en Espagne qui a tant de Liégeois dans ses établissements métallurgiques.

Ces quelques pages sont consacrées à l'examen d'un des premiers

anneaux de ces traditions, ou de ces romans carlovingiens et des relations historiques qui les ont fait naître. Cet essai sur Aye sera bientôt complété par d'autres recherches sur Gérard de Roussillon et Ogier le Danois.

Nous ne pouvons exposer ici toutes les difficultés de la généalogie de saint Hubert, mort évêque de Liége, en 728. C'est un des plus grands problèmes de l'histoire du moyen âge, qu'auront à résoudre les nouveaux bollandistes. Nous indiquerons seulement les deux grands systèmes. L'un, celui des légendes et

de la charte d'Alaon de 845, l'autre, de la critique incrédule et sceptique.

Dans le premier, on peut remonter jusqu'à saint Amand, évêque de Maestricht en 649. Ce grand saint, originaire du midi de la France, a aussi gouverné une partie des pays au delà de la Loire. On lui donne pour descendants Boggis et Bertrand, qui épousèrent deux sœurs austrasiennes, riches héritières de grands domaines situés sur les rives de la Meuse. Sainte Ode, l'aînée, fut unie à Boggis, et Philiberte à Bertrand. Bertrand n'eut qu'un fils, saint Hubert, qui abandonna, pour

l'évêché de Liége, ses droits sur l'héritage paternel en faveur de son neveu Eudes ou Eudon, fils et héritier de Boggis.

Sainte Ode revint vers la même époque en Belgique avec son second fils, nommé Boggis comme son père. Ce Boggis est le père de saint Arnould, évêque de Metz, le célèbre ancêtre des Pépins, comme l'ont reconnu les anciens généalogistes, les bollandistes et la critique moderne. Saint Arnould, évêque de Metz, a été honoré d'un culte public probablement d'abord à Amai. Sainte Ode était déjà vers 571 dans cette

localité où saint Arnould avait passé une partie de sa jeunesse.

Les écrivains liégeois ont confondu sainte Ode avec deux ou trois autres personnes de ce nom ou nommées Odenrode, et surtout avec sainte Ode qui enrichit les églises et mourut dans la paroisse de Liége, en 711, selon Sigebert, ou en 722, selon les nouveaux bollandistes (1).

Tel est le récit des légendes et des hagiographes appuyé souvent sur le texte de la célèbre charte d'Alaon. Ce titre, daté de 845, fait approuver par Charles le Chauve les libéralités accordées par Wandrégisile à l'église

de Sainte-Marie d'Alaon. C'est un petit monastère du diocèse d'Urgel, près Barcelone, en Espagne, encore célèbre aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie d'O, Nuestra Senora de la O.

Voilà le premier système. Exposons l'autre.

Mais ce document de 845, unique dans l'histoire, ne peut résister à l'examen. Tous les critiques, depuis Mabillon jusqu'à MM. de Wailly et Guérard, en ont proclamé la supposition. Cependant, les historiens les plus célèbres et même encore les plus renommés, ont écrit de volumi-

neux et savants ouvrages pour chercher à appuyer ou justifier les assertions les plus douteuses de cette charte.

Ce diplôme, créé surtout pour rattacher les dynasties espagnoles aux Mérovingiens, suppose, en effet, une longue et perpétuelle alliance des deux races si hostiles du nord et du midi. Les généalogistes l'approuvaient pour justifier les prétentions de quelques grandes familles. Dom Vaissette a écrit des in-folio ayant pour principale base la fameuse charte de 845. Pour M. Monlezun, le savant et laborieux historien de la

Gascogne, en 1846, la charte est admise à peu près dans tout le monde savant. Et, chose singulière même, nous devons ranger parmi les plus crédules le célèbre Fauriel, si curieux, si subtil pour analyser et découvrir les plus légères trames historiques et littéraires.

Fauriel a consacré vingt ans à son histoire de la Gaule méridionale, un chef-d'œuvre publié en 1836, sans oser soupçonner ou au moins rejeter la charte d'Alaon. Ce fut même son indulgence pour cette singulière pièce qui attira un nouvel examen des paléographes et des diploma-

tistes, et la belle et savante dissertation de M. Rabanis, en 1841 (2).

Pour M. Rabanis et la critique nouvelle, l'histoire ne sait rien de saint Amand et prouve seulement qu'il n'y avait aucun duc d'Aquitaine de ce nom, père de Boggis et de Bertrand. Boggis, selon M. Rabanis, était peut-être un de ces officiers auxquels les rois confiaient des duchés en Aquitaine, comme Didier, Bladast, Berulf, Ennodius et tant d'autres. Il sera revenu mourir vraisemblablement, ajoute-t-il, dans l'Austrasie, à Liége, son pays natal. (P. 66.)

Hâtons-nous de dire, écrit aussi,

en 1843, M. Mary Lafond, dans son *Histoire du midi de la France*, que la cession de saint Hubert à son neveu Eudes est une fable. La prétendue filiation mérovingienne d'Eudes ne repose que sur un document dont la fausseté est notoire, la charte d'Alaon.

Après l'expulsion, ajoute-t-il, des petits-fils d'Amandus et peut-être même auparavant, Eudes prit leur place, soit par le libre suffrage des Gascons, soit comme successeur de Lupus, leur duc. Cet événement est rapporté en termes formels par des autorités irrécusables et placé préci-

sément à la même date que le départ de la veuve de Boggis dont il explique assez la cause. (T. I, p. 357.)

Nous laisserons le lecteur choisir entre ces deux systèmes si contradictoires.

Une seule chose importe à ces recherches. C'est l'antiquité de la tradition ou de la légende sur l'origine ducale de saint Hubert. Or, sa généalogie se trouve déjà indiquée par Sigebert de Gembloux, sans parler des hagiographes dont un avait même connu saint Hubert. Cette filiation remonte donc par les chroniqueurs au Xe siècle. La chronique

de Metz et la compilation d'Albéric de Trois-Fontaines viennent aussi appuyer et amplifier le texte du célèbre historien de Gembloux.

Si la critique, en effet, a démontré la supposition de la charte d'Alaon, une partie de ses assertions généalogiques peuvent cependant subsister. Probablement, nécessairement même, les faussaires ont cherché à appuyer sur des faits certains leurs inventions. Et, si la charte est définitivement rejetée, la légende et les chroniques restent encore à examiner.

Les plus anciennes traditions aus-

trasiennes, en effet, font saint Hubert fils de Bertrand, et Bertrand frère de Boggis. L'histoire alors lui donne une nombreuse famille, deux neveux et bientôt trois arrière-neveux et une nièce. Saint Hubert avait aussi épousé, avant d'être évêque, une riche héritière nommée Floribane, fille d'un seigneur ou d'un comte de Louvain, nommé Dangobert. Un fils naquit de cette union. C'est saint Floribert, évêque et successeur de saint Hubert à Liége, mort en 746.

Boggis, l'oncle de saint Hubert, avait deux fils : Imitarius, dont on

ignore la postérité, ce qui nous conduit à croire, dit Monlezun, qu'il mourut sans enfants, ou peut-être avant son établissement, et Eudes qui porta si loin la gloire de sa maison. Il s'était marié, ajoute-t-il, durant la vie de son père et de son oncle, et avait épousé Waltrude, fille de Walachrie et sœur de saint Wandrille, le célèbre apôtre de Rouen.

Monlezun nous fait aussi connaître la postérité d'Eudes. Eudes laissait, dit-il, trois fils : Remistan, qui ne paraît pas avoir été apanagé par son père, Hotton, que nous trouvons qualifié de duc d'Aquitaine,

et qui posséda vraisemblablement le Poitou et peut-être aussi le Limousin, et, enfin, Hunald ou Hunold, l'aîné, qui lui succéda dans la plus grande partie de ses États. (P. 263.)

Eudes avait encore une fille dont nous allons surtout nous occuper. Les chroniques du midi lui donnent les noms de Numérance et d'autres de Minime; la tradition septentrionale et romanesque, le nom d'Aye ou Agia, que portaient plusieurs saintes femmes de sa famille. Les écrivains espagnols l'appellent Lampagie, nom qui a été accepté par l'histoire et qui ne paraît cependant qu'une alté-

ration arabe du nom d'Agia, avec une qualification poétique ou amoureuse.

Lampagie fut, en effet, la fiancée et l'épouse d'un des nouveaux conquérants de l'Espagne, d'un des principaux chefs africains ou Berbères, de l'émir Abi-Nessa dont les historiens chrétiens ont fait Munusa, gouverneur de la Cerdagne et des Pyrénées.

L'émir Munusa, dit Mary-Lafon, venait de conclure avec Eudes une alliance dont personne n'a dit le but, mais qui tendait, sans doute, à le rendre indépendant dans les montagnes avec ses tribus berbères. Éperdument

épris de la belle Lampagie, qui exerçait sur lui cette irrésistible séduction des Gallo-Romaines, vis-à-vis des barbares, il l'épousa en 731. Et la malheureuse Lampagie alla mourir dans le sérail de Damas.

Cette singulière destinée d'une nièce d'un saint évêque, d'une femme parente et alliée à toute une famille de saints et de saintes, a déjà occupé les historiens et mérite encore aujourd'hui l'attention de l'histoire.

Mais ici de nouvelles divergences historiques se présentent. Il faut choisir entre trois versions : les chroniques de la France qui ne

donnent presque aucun détail ou sont pleines d'erreurs, et les chroniques espagnoles assez riches, mais aussi souvent suspectes.

La continuation de Frédégaire, le plus célèbre et le meilleur parmi les chroniqueurs français, fait même appeler les Sarrasins en France par Eudes. Tous les annalistes carlovingiens adoptent cette leçon inventée peut-être par Charles Martel. Elle est reproduite encore par le prudent Sigebert de Gembloux et, plus tard, par les chroniques de Saint-Denis. L'anonyme de Moissac, presque seul, ne reproduit pas Frédégaire et ses

copistes déjà réfutés par Adrien Valois, dom Bouquet et tous les historiens français. (D. BOUQUET, t. II, pp. 434, 574, 660, 674, 684; t. III, pp. 310, 330, 346, 652.)

La tradition espagnole se divise en deux branches ou deux familles ; les écrivains arabes et les historiens chrétiens. La version arabe est surtout connue par Joseph Conde, dont l'ouvrage espagnol a été longtemps reçu et accepté par le monde savant. Son *Histoire des Arabes en Espagne* a même eu les honneurs de plusieurs traductions. Malheureusement, la plus mauvaise est le texte français

de Marles qui semble déjà traiter en roman ces prétendues recherches historiques.

Pendant longtemps personne n'osa élever la voix contre le célèbre écrivain espagnol. Plusieurs orientalistes mirent en vain en doute les connaissances de Conde. Ce fut seulement un savant hollandais, M. Dozy, qui vint réduire à sa juste valeur l'*Histoire des Arabes en Espagne,* et prouva que Conde ne savait même pas l'arabe et n'avait donné qu'un véritable roman, confondant les dates, les hommes et les localités.

Malheureusement, M. Dozy ne

nous apprend rien sur Lampagie ni Munusa. Si nous sommes en droit et dans l'obligation même de rejeter les assertions historiques de Conde, nous devons encore désirer et attendre une traduction des récits arabes sur la malheureuse fille d'Eudes, nièce de saint Hubert. Conde, avec son imagination romanesque, avait même fait enlever Lampagie par Munusa. Toute l'histoire réfute cet enlèvement, qu'on retrouve aussi dans les *cancioneros*, et qui est impossible et inconciliable avec la politique et l'alliance d'Eudes et de l'émir (3).

Les poésies populaires de l'Espagne conservent, en effet, plus d'un souvenir de Munusa et de Lampagie. Les nombreuses pièces des *cancioneros,* sur les amours de Musa et sur le Cid, ne sont souvent que des réminiscences sur les premières luttes des chrétiens contre les musulmans, comme les rapports si extraordinaires du Cid et du sultan de Perse. Mais en vain cherche-t-on dans ces poëmes des traces historiques. L'histoire de ces premières luttes, si malheureuses, a été partout obscurcie et bientôt effacée et remplacée par les chants glorieux des victoires des

chrétiens contre leurs conquérants. Les peuples oublient facilement leurs défaites pour ne se rappeler que leurs conquêtes. Ce sont les triomphes éphémères de Napoléon qui font encore oublier ses désastres éternels.

Dans le résumé que nous devons faire des événements qui ont marqué l'union de Lampagie et de Munusa, nous avons suivi les chroniqueurs de l'Espagne chrétienne et principalement Isidore de Beja et Roderic Ximenès. Déjà M. Fauriel, avec ce tact si fin et si délicat qui marque tous ses travaux, avait rejeté Conde et ses récits fabuleux. Et nous

n'avons fait que copier en l'abrégeant le célèbre historien de la Gaule méridionale, t. III.

Abi-Nessa ou Munusa, dit Fauriel, ourdit en Espagne une conspiration, dont l'objet était de s'emparer, avec l'aide des Berbères et d'Eudes d'Aquitaine, du gouvernement de la Péninsule. Une alliance fut conclue entre eux, alliance dans laquelle chaque partie fit à ses convenances politiques le sacrifice de ses scrupules de religion. Le duc avait une fille d'une rare beauté, nommée Lampagie, et la donna pour femme à Abi-Nessa, qui en devint

éperdument amoureux. (P. 103.)

La conspiration d'Abi-Nessa éclata dans le cours de l'année 731, selon le témoignage d'Isidore de Béja, sans qu'il soit possible, ajoute Fauriel, d'en déterminer la date d'une manière plus précise. Il est facile d'imaginer quelle terreur excita, dans le divan de Cordoue, la nouvelle de la rébellion du commandant de la frontière orientale, de son alliance avec Eudes et de son mariage avec une chrétienne, probablement non convertie à l'islamisme. (P. 104.)

Eudes ne pouvait en ce moment arriver au secours de son nouvel

allié. Ses soldats étaient arrêtés sur les rives de la Loire. Charles-Martel, revenu vainqueur de ses expéditions contre les Saxons, les Bavarois, les Suèves, en 730, venait de tourner ses bandes vers le midi. On ne sait pour quel motif, dit Fauriel, mais sous le prétexte qu'Eudes avait manqué au traité de 720. (P. 113.)

Peut-être y avait-il dans cette invasion une vengeance des amis de la famille de sainte Ode et de saint Hubert, un projet de mariage de Lampagie avec un riche seigneur austrasien. Depuis saint Amand, la famille d'Eudes prenait souvent ses

alliances sur les rives de la Meuse.

En effet, saint Hubert et saint Floribert, évêques de Liége, avaient ménagé à la belle Aye l'union d'un des plus riches seigneurs de nos provinces, nommé Gérard, de la famille des Pépin et un des oncles des quatre fils Aymon. Ce Gérard est le célèbre Gérard de Roussillon des traditions religieuses et chevaleresques. Et le malheureux Gérard, privé de son épouse, consacra ensuite sa fortune et celle de sa fiancée, à fonder et à enrichir plusieurs églises, Antoing, Condé, Houtain, Leuze, Roucourt, etc.

Charles-Martel, en cherchant à s'opposer à l'union de Lampagie et de Munusa, avait, en effet, un motif religieux et un intérêt de famille. Gérard était, selon des généalogistes, parent de Charles et probablement son neveu par sa mère Grimilde.

Charles-Martel rassembla son armée dès le printemps de 731 et arriva dans le Berri avant Eudes. L'irruption fut si rapide que rien ne put résister aux soldats francs, que les chroniques méridionales nomment les barbares. Charles surprit Bourges, mais Eudes vint aussitôt reprendre cette ville, qui paraît avoir

eu alors une grande importance. Lampagie y était peut-être encore. L'évêque d'Orléans saint Eucher était un des chefs de la Gaule les plus hostiles à Charles-Martel, qui dut le faire renfermer dans l'abbaye de Saint-Trond, après ses victoires de Tours et de Poitiers. Par une nouvelle anomalie méridionale, des écrivains ont placé en Espagne la captivité du saint prélat, qui avait embrassé toutes les passions des races romaines contre les Francs. Ce sont ces prisonniers orientaux, placés surtout en Belgique, qui apportèrent dans nos provinces l'art et l'industrie

des tapisseries avec leurs noms dérivés de Bagdad, d'où reste encore le mot *baldaquin*.

Lorsque Charles, en effet, se dirigeait vers la Loire, l'émir général Abd-el-Rahman ou Abdérame arrivait avec de grandes forces aux Pyrénées pour y réprimer la rébellion d'Abi-Nessa. Le rebelle alla se réfugier à Livia, près de Puycerda, pour attendre Eudes qui avait pu seulement lui remettre sa fille. Mais poursuivi, il eut à peine le temps de fuir et de gagner les montagnes voisines avec quelques serviteurs fidèles et sa bien-aimée Lampagie.

Il avait déjà pénétré dans une gorge écartée et déserte et s'arrêtait pour apaiser la soif de sa belle compagne quand tous deux s'aperçurent qu'ils étaient cernés. Leurs serviteurs prirent la fuite. Lampagie trop faible ne pouvait les suivre, ni Abi-Nessa abandonner Lampagie. Isidore de Beja, dont Fauriel oppose déjà le récit à Conde, ajoute qu'Abi-Nessa, pour ne point tomber vivant entre les mains de ses ennemis, se précipita des rochers. Un historien arabe, imaginé peut-être encore par Conde, rapporte qu'il mit l'épée à la main et se fit tuer de vingt coups de lance en

combattant pour celle qu'il aimait. On lui coupa la tête qui fut portée à Abd-el-Rahman, auquel on conduisit prisonnière la malheureuse fille d'Eudes. Abd-el-Rahman la trouva si belle qu'il crut devoir l'envoyer à Damas, au chef des croyants, n'estimant nul autre mortel digne d'elle. (P. 117.)

Eudes lui-même, poursuivi alors par les armées d'Abdérame, dut bientôt appeler les secours de Charles-Martel. Et les batailles de Tours et de Poitiers purent seules arrêter et refouler Abdérame et les Sarrasins.

L'histoire se tait ensuite sur le sort de la malheureuse et belle captive

de Damas et laisse un champ bien vaste à l'imagination.

Des écrivains ont cependant ajouté que Lampagie sut bientôt obtenir l'amour du calife de Damas qu'ils nomment Hoccham. Destinée singulière qui place une princesse gasconne, ajoute Florian, dans le sérail du souverain de Damas. Les traditions et les romanciers en effet ont pu broder sur ce sujet mille inventions que même on retrouve déjà dans les premiers écrivains du moyen âge. Les guerriers de Charles-Martel, armés pour ramener Lampagie à Gérard de Roussillon, ne manquèrent

pas de faire connaître, à leur retour, que la malheureuse princesse, tombée entre les mains des Sarrasins, était renfermée dans le sérail de Damas.

Un savant orientaliste, M. Reinaud, a même appuyé sur son séjour dans le sérail de Damas. « Les femmes chrétiennes, dit-il, étaient surtout recherchées par les Arabes et les mahométans. Celles qui se faisaient remarquer par leurs attraits, leurs dispositions pour la danse, la musique, la broderie, étaient achetées par des femmes qui leur faisaient donner une éducation soignée et les revendaient à haut prix. C'était le

don le plus précieux qu'on pût faire aux califes et aux grands. Ces femmes, ainsi que les captives d'un rang illustre, partagaient quelquefois le lit de leur maître.

« Qui sait si Lampagie, la fille d'Eudes, duc d'Aquitaine, n'éprouva pas le même sort? » (P. 239.)

Les traditions et les légendes ne pouvaient oublier tant de beauté et de malheurs. Tant de contrastes devaient déjà attirer l'attention sur une parente de tant de saints et de saintes, forcée d'adopter peut-être l'islamisme et mourant dans le sérail même du chef des infidèles, à Damas.

Lampagie en effet était de la famille de saint Amand, elle était la nièce de sainte Ode, de saint Hubert, de saint Floribert. Elle était parente et alliée à toute l'illustre famille de sainte Waudru qui comptait toute une légion de saints et de saintes, dont tous les membres avaient reçu une béatification populaire dans nos provinces. Et Lampagie leur parente, leur alliée, était l'épouse d'un calife et peut-être la mère de ces terribles adversaires de la religion chrétienne.

Mais avant d'aborder ce nouveau sujet d'études et d'investigations, il

convient de rechercher la nature de l'union que purent vouloir Eudes et Munusa et aussi Lampagie et ses conséquences religieuses. Il ne peut y avoir aucune espèce de doute. Tous les écrivains y trouvent en effet un mariage, mariage cimenté par la politique et un véritable amour. — « Filiam suam Eudo, causa fœderis et in conjugium ad persecutionem Arabum differendum, jam olim tradiderat, ad suos libitus inclinandam. » (Isidor.)

Les Arabes mêmes, qui disent avec Conde que Lampagie était tombée au pouvoir de Munusa dans une



embuscade, ajoutent que l'amour, qui ne consulte pas toujours les convenances, fit du fier Arabe l'esclave soumis de sa prisonnière, que celle-ci partagea les sentiments qu'elle inspira et devint l'épouse d'un musulman. Mais toute l'histoire dément cet enlèvement. Et même l'enlèvement aboutit encore à un mariage et à une alliance.

La singularité de cette union a frappé depuis longtemps les écrivains, la seule de ce genre que nous connaissons dans l'histoire, dit Monlezun, puisque le mariage d'Egilone, veuve du roi Rodrigue, avec un

musulman, est généralement rejeté. M. Romey croit cependant que ces mariages, condamnés par les deux religions, n'étaient pas rares, mais il n'en cite aucun exemple ancien, les églises protestantes en ont ensuite toléré.

Pour ce mariage, il fallait, en effet, une véritable apostasie, la loi mahométane, pas plus que la loi chrétienne, n'autorisant alors un mariage entre des personnes d'un culte si différent et si contraire. Ici surtout commence l'incertitude, le doute, les difficultés. Qui sacrifia sa religion et son rang au calcul de je

ne sais quelle froide et barbare politique? dit le savant auteur de l'histoire de la Gascogne. Les deux chefs l'avaient formé pour qu'il servît de garantie à leur sûreté mutuelle, et par une disposition de cette Providence qui ne laisse jamais impuni le cynisme des conducteurs des peuples, ajoute Monlezun, ce fut lui précisément qui perdit l'émir et qui faillit entraîner dans sa ruine son coupable beau-père.

Presque tous les écrivains, en effet, se prononcent contre Eudes et la malheureuse Lampagie. Munusa, disent-ils, s'était souvent

signalé par sa haine et sa cruauté contre les chrétiens, et avait fait brûler un saint évêque nommé Anambadus. Ce fait ne paraît pas cependant prouvé. Et ce martyr n'a pas été adopté par les bollandistes. Mais au moment ou dom Vaissette essayait la première réhabilitation d'Eudes et de sa fille, M. de Beauharnais, en 1730, attribuait, dans les *Monuments français de Montfaucon*, la fondation d'un monastère créé par Eudes dans l'île de Ré à des remords de conscience. Repentir religieux, dit-il, d'une alliance aussi honteuse, du sacrifice de sa fille.

Lampagie même, ajoute-t-on, s'était laissé séduire par la civilisation arabe et aurait peut-être elle-même demandé le séjour de Damas. Il reste, en effet, disait encore M. Renan, de ce monde évanoui, un ravissant souvenir, comme d'une époque de plaisir, de mœurs élégantes, de culture littéraire, le monde en rêvera éternellement (5).

M. Michelet sait même tirer de cette apostasie de hautes considérations géographiques et philosophiques. Le *frère* de saint Hubert, dit-il, eut, en effet, une bien autre carrière. Il se crut un moment roi

de toute la Gaule, maître de l'Aquitaine jusqu'à la Loire, maître de la Neustrie au nom du roi Chilpéric qu'il avait dans ses mains. Mais le sort des diverses dynasties de Toulouse, comme nous le verrons plus tard, ajoute-t-il, fut toujours d'être écrasées entre l'Espagne et la France du nord. Eudes fut battu par Charles-Martel et la crainte des Sarrasins qui le menaçaient le décida à lui livrer Chilpéric. Vainqueur des Sarrasins devant Toulouse, mais alors menacé par les Francs, il traita avec les infidèles. L'émir Munusa, qui s'était rendu indépendant au nord de l'Es-

pagne, se trouvait, à l'égard du lieutenant du calife, dans la même position qu'Eudes par rapport à Charles-Martel. Eudes s'unit à l'émir et lui donna sa fille. Cette étrange alliance, dont il n'y a pas d'exemple, dit aussi M. Michelet, caractérise de bonne heure l'indifférence religieuse, dont la Gascogne et la Guienne nous donnent tant de preuves : peuple mobile, spirituel, trop habile dans les choses de ce monde, médiocrement occupé de celles de l'autre, le pays de Henri IV, de Montesquieu, de Montaigne n'est pas un pays de dévots.

On peut juger par cette curieuse citation que M. Michelet, si lumineux, si perspicace dans l'appréciation de l'histoire, ne s'était pas beaucoup occupé de résoudre ce petit problème historique.

Les anciens écrivains montrent en effet une plus grande réserve. Dom Vaissette, toujours si consciencieux, avance seulement que Munusa avait peut-être le dessein d'embrasser le christianisme, après avoir secoué le joug des Arabes. Bayle, si sceptique, si incrédule, si peu chrétien, partage cependant cette opinion. Le savant Fauriel semble encore prêter à

Munusa les mêmes vues, et dit que la colère d'Abdérame venait de ce que Lampagie n'était pas convertie à l'islamisme. Monlézun donne aussi ce mariage pour motif à la rapide et foudroyante campagne de l'émir de Cordoue. De Mauléon croit même que Lampagie, non moins pieuse que belle, travailla avec succès à ramener à sa croyance le Maure qui, en s'unissant à elle, avait, dit-on, promis d'embrasser sa foi. Monlézun ne peut accepter cependant cette assertion et ajoute qu'aucun document contemporain qu'il lui a été donné de consulter ne prête à l'émir ce projet.

Les écrivains contemporains en effet se taisent presque complétement sur Munusa et sa conspiration. Et cependant cette conspiration ne pouvait elle-même avoir d'autre base que l'appui des populations chrétiennes de l'Espagne et des pays voisins. Pour l'obtenir et pour l'assurer il fallait une conversion de Munusa.

Si l'on consulte l'expérience et l'histoire, n'est-ce presque pas toujours l'homme qui fait alors bon marché de ses croyances religieuses? Lampagie, comme femme et épouse, pouvait-elle aimer ou même seulement tolérer une religion qui allait

lui faire partager son époux avec toutes les femmes d'un sérail ? L'amour que les chroniqueurs et les historiens lui donnent pour Munusa, ne venait-il pas en partie de cet abandon de sa foi et de cette promesse de fidélité chrétienne inconnue aux mahométans ?

Enfin, toute l'église catholique ne se serait-elle pas levée contre Eudes et Lampagie? Les papes n'auraient-ils pas lancé l'excommunication contre cet apostat et sa fille. Charles-Martel, en marchant contre Eudes, en venant même chercher à sauver la malheureuse Lampagie n'était-il

pas le véritable défenseur de la religion et de la foi conjugale? Cependant les écrivains ecclésiastiques n'ont que le blâme et l'injure contre le chef franc et ses barbares soldats, éternellement damnés dans les légendes et les hagiographies.

Les chrétiens condamnent alors tous Charles-Martel et ils n'ont que des louanges pour Eudes. Les historiens vantent toujours sa piété, son amour de la religion, ses libéralités pour les églises et les monastères, que le prince carlovingien avait osé donner à ses principaux officiers. M. Augustin Thierry s'est encore

fait l'écho de toutes ces condamnations contre cette nouvelle invasion des barbares du nord, qui cadraient si bien avec toutes ses théories historiques, et il a été naturellement suivi par tous les écrivains de son école, née pendant les désastres de la France et l'occupation étrangère.

Saint Eucher, évêque d'Orléans, mort en 738, à Saint-Trond, où Charles-Martel l'avait fait renfermer, est, paraît-il, le premier auteur de toutes ces accusations contre l'illustre chef des Francs, vainqueur de l'islamisme. C'est dans sa légende écrite par un disciple, religieux de

l'abbaye de Saint-Trond, que l'on trouve pour la première fois la révélation mystérieuse de cette damnation. Un certain Fulrade, ami de saint Eucher, ayant visité le tombeau de Charles-Martel, trouva le fond tout brûlé, et n'y vit qu'un gros serpent, qui s'évanouit comme une fumée puante de l'enfer.

Plus tard, lors de la toute-puissance des Carlovingiens et de leur béatification, on fit naturellement disparaître cette légende des manuscrits, comme l'histoire d'Alpaide. Mais, sous la domination espagnole avec Philippe II, les méridionaux

semblent revenir à toutes leurs mauvaises passions contre le nord, et la damnation de Charles-Martel reparaît dans les manuscrits et les premières éditions imprimées des légendes. Et Charles-Martel condamné par les écrivains de Saint-Trond, une des nouvelles et des plus célèbres écoles de la Belgique, et par tous les historiens du midi n'a pas trouvé beaucoup de défenseurs dans l'Église chrétienne qu'il venait de sauver à Tours et à Poitiers.

Cependant ce qui doit faire suspecter un peu toutes ces condamnations, c'est que les écrivains

arabes viennent aussi tous accuser l'émir Munusa. Il aurait cependant mérité bien des éloges et de la gloire s'il avait amené la conversion à l'islamisme de Lampagie et promis peut-être celle d'Eudes, son ami et son allié.

Lampagie, par sa foi nouvelle et par la grande passion qu'elle avait inspirée à son époux, devait être chérie et célèbre dans les souvenirs de tous les mahométans, puisque l'amour était pour Mahomet toute la vie de la femme et presque sa seule vertu. Les poëtes arabes l'ont toujours ainsi compris et chanté.

Cependant Lampagie est à peine indiquée par ces écrivains.

Tout semble donc prouver que Lampagie resta fidèle à sa religion, au moins pendant sa courte et malheureuse union avec Munusa. Quant à son séjour à Damas, le silence de l'histoire est impénétrable, mais n'autorise cependant aucune condamnation de l'infortunée chrétienne. Lampagie, brisée par tant de malheurs, mourut probablement avant d'arriver dans cette ville, ou avant d'avoir pu recevoir le calife.

Ce qui est le moins favorable à la mémoire de Lampagie, c'est le silence

et l'oubli mystérieux des écrivains ecclésiastiques et religieux. L'Église, et surtout l'Église liégeoise, ne pouvait lui pardonner la rupture de son union avec Gérard de Roussillon, le pieux fondateur et bienfaiteur de tant de monastères.

Tous les écrivains liégeois se taisent en effet sur ces événements et loin de vouloir glorifier une sainte et une martyre, ils semblent vouloir cacher une faute et presque une apostasie. Mais on comprend cependant ces sollicitudes et presque cette pudeur religieuse. Lampagie était toujours une tache dans la grande et

illustre famille de saint Hubert et de sainte Ode. L'Église n'a jamais pardonné à l'amour, même dans le mariage. Et c'était un mariage fait contre ses désirs et ses desseins, contre la volonté de sa famille, de l'évêque de l'église de Liége.

N'était-ce pas même une tentative coupable et presque criminelle d'envoyer cette jeune vierge dans le harem de Munusa ? Et que dire de Damas? C'était tenter Dieu lui-même, dit un biographe de Lampagie. Son union avec Munusa était peut-être à l'abri de la critique. C'était même probablement un sacrifice louable.

Mais qu'était devenue la malheureuse femme à Damas,— elle, si tendre, si passionnée, au milieu de tout le luxe et de toutes les voluptés du sérail, loin de tout conseil et de tout secours religieux?

Que pouvait-on faire? — Jeter un voile sur ces tristes préoccupations et parler seulement de la carrière fidèle et religieuse de Lampagie, en France et en Espagne, en cherchant même à la glorifier et à la béatifier. Cependant Damas restait. C'était même une honte pour toute l'Église liégeoise, pour les successeurs même de saint Hubert. Une honteuse apos-

tasie venait peut-être se dresser sur l'autel et le tombeau déjà vénérés par tant de miracles. La renommée du grand saint pouvait en souffrir chez un peuple ignorant et crédule, et influer sur son culte et sur les pèlerinages.

Bientôt, en effet, on crut devoir oublier Lampagie, et chercher à la faire oublier. Les différents noms donnés par l'histoire et la tradition à la fille d'Eudes facilitaient l'oubli et l'erreur. Dans l'histoire et l'hagiographie, on garde un silence prudent ; dans la tradition, le peuple continue à vénérer l'épouse de Munusa, mais

en la confondant avec d'autres personnages et une nouvelle histoire.

Lampagie fut définitivement rayée de la grande famille de saint Hubert et glorifiée seulement dans le cycle chevaleresque de Charlemagne et de ses paladins ou des *vavassours*. Le nom d'Aye remplaça ceux de Lampagie, de Minime, de Numérance des anciens écrivains. Les légendes populaires firent bientôt d'Aye une sainte, une martyre qui a même conquis à la foi chrétienne des royaumes et des millions d'infidèles. On a confondu les actes de cette bienheureuse Aye dans d'autres hagiographies,

pour en former tout un cycle romanesque étranger au grand évêque de Liége.

Si l'on recherche maintenant l'époque où l'on a compris la nécessité d'effacer le souvenir de Lampagie de la grande et bienheureuse famille de saint Hubert, on doit s'arrêter au moment où commencent les pèlerinages et la vogue miraculeuse de l'abbaye d'Andain, aujourd'hui Saint-Hubert en Ardenne, c'est-à-dire à la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe. Guillaume, promu abbé en 1200, en même temps que son ami Hugues de Pierrepont

était consacré évêque de Liége, avait heureusement rétabli les affaires temporelles de la maison, et formé une espèce d'alliance ou de communion spirituelle avec Stavelot, Malmédy, Saint-Remi de Reims, Lobbes, Saint-Pantaléon de Cologne, Altweiller, Prum, Florennes, Waulsor, Echternach, Orval et les abbayes de Liége.

Saint-Hubert allait ainsi profiter des pèlerinages de la Belgique, de la France et de l'Allemagne. Thierri III, qui succéda à Guillaume, en 1212, suivit son heureuse impulsion. Protégée par Hugues de Pierrepont, l'abbaye atteignit alors toute sa puis-

sance et sa célébrité, qui a si miraculeusement survécu à sa ruine, en 1794. Hugues de Pierrepont laissa accorder à Saint-Hubert une partie des processions ou croix banales, où le peuple allait tous les ans faire une offrande qui était une véritable taxe religieuse, ou un don de cire, de fromage, et d'une pièce de monnaie pour chaque maison. En 1202, le légat du pape Gui régla, au profit de certaines abbayes liégeoises, ces processions qui obligeaient tous les habitants à se rendre à la fête de la Pentecôte, à Saint-Hubert, à Lobbes, à Saint-Trond, à Stavelot et dans

quelques autres maisons religieuses. Avant 1202, il est probable que, dans l'évêché de Liége, comme presque partout, ces processions de l'obole banale avaient lieu seulement à l'église-mère, à Liége, comme les Verviétois furent encore obligés, après 1202, à venir *en dansant* à Saint-Lambert. C'était une grande et riche faveur, accordée à quelques monastères, de recevoir ces nombreuses et perpétuelles offrandes; elle n'avait pu être accordée qu'avec le consentement de l'évêque, c'était peut-être le prix que Hugues de Pierrepont avait donné pour obtenir, de Rome, la

confirmation de l'évêché de Liége.

Et c'est vers cette époque qu'on a dû recomposer, en Belgique, dans l'évêché de Liége, la légende d'Aye et de Lampagie. C'était aussi le temps où la France refaisait toutes ses traditions et imaginait de créer un nouveau cycle français sur Charlemagne. C'est en profitant du trouble des imaginations et des histoires poétiques que l'auteur a pu facilement faire oublier Lampagie et créer toute une nouvelle Aye pour la chevalerie, qui allait faire sortir la société du moyen âge de la barbarie et arriver à la civilisation. La

chevalerie était alors la grande question du siècle, que l'Église, les dames, les romans allaient partout proclamer (6).

En effet, la France remania toujours ces pieuses et grandes traditions carlovingiennes. Dans tous les revers, elle revient encore vers cette grande légende des paladins de Charlemagne, sous Charles VI, sous François Ier, après Napoléon III.

Cependant, sous Charlemagne, né à Liége, en 742, et mort à Aix-la-Chapelle, en 814, la France même n'existait pas. M. Vitu, un des critiques littéraires les plus autorisés, le

disait encore dans le journal français un des plus répandu, *le Figaro*, en parlant de la *Fille de Roland*, le beau drame de M. Henri Bornier, dernier écho de Roncevaux, répercuté jusqu'à Sedan.

La France même n'accepta jamais Charlemagne ni les Carlovingiens. A l'avénement de la première dynastie nationale, les Capétiens, elle chercha à faire oublier ou à amoindrir le grand empereur. La France voulut alors nationaliser les anciennes épopées et effacer tout souvenir des gloires de Charlemagne et des Pépin. On sait aussi combien les chroniques

françaises avaient déjà défiguré et déshonoré ses derniers et héroïques descendants que la chronique de Richer est venue si noblement venger et réhabiliter.

On avait aussi voulu, après Hugues Capet, faire honneur aux Français de la Loire des victoires sur les Arabes, en les confondant avec les Normands. Charles-Martel fut remplacé par un roi Louis, sans doute en souvenir de Louis VI ou de Louis VII qui gouvernaient la France au XIIe siècle. La mort de Gormond, dont M. Scheler vient de donner une savante édition, paraît

un fragment d'un de ces anciens poëmes français sur les guerres contre les Sarrasins. Déjà on cherche à y attribuer aux guerriers de la Loire et à leur roi Louis les exploits des Carlovingiens. C'est contre cette réaction et ces fausses traditions que paraît avoir voulu écrire l'auteur des romans de la belle Aye et de tant d'autres ouvrages sur le cycle de Charlemagne.

LE ROMAN

Parmi les nombreuses œuvres poétiques du moyen âge, plusieurs en effet ne semblent qu'une glorification de la vie si agitée de Lampagie. Ce sont les romans chevaleresques de la belle Aye, que nous

analyserons en quelques lignes, les rapprochements viendront d'eux-mêmes se présenter au lecteur (7).

Pour les poëtes et les romanciers, Aye est la fille unique du duc Antoine d'Avignon et la nièce de Charlemagne. Le duc ayant été tué dans une expédition contre les Saxons, l'empereur accorda la main de la jeune orpheline à Garnier, fils de Don de Nanteuil-sur-Meuse, des *Gestes* des quatre fils Aymon.

Mais il y avait à la cour un fils de Ganelon, le traître de Roncevaux, qui convoitait le grand fief d'Avignon. C'était le duc Bérenger. Il réclame

la belle et riche héritière qui lui avait été, disait-il, promise. Pour perdre Garnier il a recours à un affreux complot.

Heureusement, Girart de Riviers, seigneur de Huy, de Namur et de Ruisé, arrive au secours de son oncle. Garnier avec Girart sort victorieux d'un combat singulier contre de faux témoins qui l'accusent d'une conspiration ourdie à Verberie contre Charlemagne. Girart de Riviers, en conduisant la belle Aye à Nanteuil-sur-Meuse, tombe dans une embuscade d'Amauguin et de Sanson, neveux de Bérenger. Deux neveux

de Garnier de Nanteuil, Fouquerant et Renier de Lorion, viennent le délivrer. Et on retrouve Aye près d'une abbesse, sa tante, la marquise Aldegonde. Malheureusement bientôt après, la belle Aye est faite prisonnière dans Avignon par Bérenger.

Charlemagne, arrivé d'Espagne avec Garnier de Nanteuil, marche lui-même contre le traître, à Avignon. Bérenger n'ose les attendre et prend la fuite avec sa captive et va aborder à Aigremore dans l'île Majorque. Là, il rencontre un autre rival qui lui enlève la malheureuse Aye. C'est l'émir Ganor. Il envoie

Bérenger en Espagne au roi Marsille qui comble d'honneurs le fils de Ganelon, auquel il doit tant de reconnaissance depuis Roncevaux. Bérenger renie sa foi et se marie à une Sarrasine, la sœur du roi.

Le traître apostat promet même à Marsille le trône de France, s'il parvient à reprendre la belle Aye et à l'épouser.

Une nouvelle guerre de Troie, comme pour la belle Hélène, va commencer, dit le trouvère. Ganor refuse, en effet, de rendre sa captive. Il lui jure même de s'enfuir plutôt en France et d'embrasser la foi chré-

tienne. L'infortuné Garnier de Nanteuil instruit par un pèlerin, dans une chasse au *cerf*, du sort de sa fiancée, vole aussitôt à Majorque avec Girart de Riviers. Ils offrent leurs services au roi Ganor contre Marsille. Garnier tue lui-même Bérenger, après un triple combat chevaleresque. Ganor victorieux va en pèlerinage à la Mecque, et confie son royaume à son nouvel allié.

Garnier s'introduit alors dans la tour d'Aufalerne où la belle Aye est instruite par trois reines dans la religion de Tervagant et de Mahom, sans vouloir abandonner sa foi ni

son fiancé. Il l'enlève et arrive le onzième jour en France, l'*évêque* va les recevoir avec une grande procession et tout le clergé. Garnier de Nanteuil pardonne à Amauguin et à Sanson et leur donne ses deux sœurs en mariage, avec La Roche et Graillemont. Dieu accorde bientôt à Aye et à Garnier un fils, qui sera le vaillant Gui le Sauvage, Gui de Nanteuil.

Le premier poëme, de 2,300 vers, finit évidemment ici, comme l'indique l'auteur et comme le remarquent les éditeurs. Mais le succès en fut si grand qu'on lui donna bientôt une

suite. La continuation nous montre alors la douleur et la jalousie de Ganor, à la nouvelle de l'enlèvement de la belle Aye. Pour la retrouver, il s'embarque sur un navire, avec des marchands génois et pisans, pour la franche foire d'Avignon. Il voit Aye, lui parle d'un tournoi à *Bouillon* en Ardenne et parvient à enlever son jeune fils, Gui de Nanteuil, qu'il fait élever près de lui, à Aigremore.

Charlemagne excité par les deux beaux-frères d'Aye et de Garnier, Sanson et Amauguin, veut détruire Nanteuil-sur-Meuse, aux confins de l'Allemagne, de la Lorraine et de la

France. Guichart et Alori, fils de Sanson et d'Amauguin et neveux de Garnier, prennent alors la défense de leur oncle et de Nanteuil. Dans une sortie, près de l'église Saint-Martin, ils font même leur père prisonnier. Mais Garnier est tué dans un combat contre Milon l'Ardennais qui venait de perdre sa cité d'Auberive.

Cependant, c'est à Milon que Charlemagne veut bientôt donner la main de la belle Aye. La veuve de Garnier refuse et s'enfuit avec ses deux neveux Guichart et Alori.

Gui, le fils d'Aye et de Garnier, est informé du malheur qui menace sa

mère. Ganor consent à venir à son secours, si Gui veut lui accorder Aye, sa mère, en mariage. Tous deux échangent alors cette singulière promesse.

Garnier est vengé, Milon est tué, la belle Aye est délivrée et consent à épouser Ganor s'il se fait chrétien. Celui-ci reçoit le baptême avec tous ses barons. Un *évêque* bénit leur mariage et leur lit, et leur promet un fils qui sera Antoine, le fidèle allié de son frère Gui contre les parents de Ganelon. Ganor et la belle Aye retournent à Aigremore et Gui demeure en possession de Nanteuil-sur-Meuse.

Cette nouvelle branche ajoutée au poëme primitif ne fit qu'en accroître le succès, et bientôt on fut obligé de lui donner une nouvelle continuation. C'est le roman de Gui de Nanteuil. Gui veut épouser la belle Églantine. Mais Charlemagne la donne à Hervien. Une guerre sanglante et chevaleresque commence contre Gui. Charlemagne le poursuit avec son armée jusqu'à Nanteuil. Ganor, le second époux de la belle Aye, vient au secours de la ville assiégée. Hervien est tué dans la lutte. Charlemagne est réduit à demander la paix à Gui de Nan-

teuil et à lui accorder Églantine.

La fin de ce roman nous manque, mais d'autres viennent nous apprendre que Gui perdit ensuite Nanteuil dans une nouvelle guerre contre Charlemagne, et fut tué par un traître de la famille de Ganelon dans une forêt du Hainaut.

Cette nouvelle composition ne fit qu'augmenter la vogue de la belle Aye et de sa famille chevaleresque. On demanda partout de nouvelles suites, et on en composa. Mais ces branches ne nous sont point parvenues. Seulement, on sait que, dans l'une, la belle Aye épouse encore Milon l'Ar-

denois. Albéric de Trois-Fontaines, dans sa chronique liégeoise, semble déjà indiquer des gestes sur Antoine et Richier, les deux fils de la belle Aye et de Ganor, *ad ann.* 805.

Il reste encore un long poëme consacré à Tristan, fils de Gui de Nanteuil et d'Églantine, nouvelle génération de notre héroïne. Enfin, Blanchedine, femme de Tristan de Nanteuil, a un fils, saint Gilles, sujet de nouveaux romans. Et un autre enfant de Tristan, Raymond de saint Gilles, est le héros de Parise la Duchesse.

Ces derniers poëmes ne font point

partie cependant du véritable cycle de la belle Aye. Mais d'autres branches paraissent encore se rattacher à notre héroïne. Le thème était tout trouvé, c'était toujours le mariage d'un infidèle avec une chrétienne, des amours avec un Sarrasin, l'opposition de Charlemagne et les complots de la famille de Ganelon. Il suffisait de changer les noms, de transposer les aventures pour répondre au désir et au goût du moment. La vogue fait toujours le succès. Le public ne demande jamais beaucoup de raison, ni même de nouveauté dans ses engouements.

La chanson d'Aliscans, où les trouvères ont confondu la petite guerre de Villedaigne, en 793, avec les grandes luttes de Tours et de Poitiers, en 732, offre une autre branche de ces mêmes traditions sur les guerres contre les musulmans, dans le midi de la France. On les retrouve encore dans les nombreux romans de Guillaume le Saint, le marquis Fierebrace, ou au court nez, ou d'Orange, petit-fils de Charles-Martel. Ces grands romans, qu'a fait le premier connaître M. Joncbloet et ensuite M. Léon Gautier, ne sont souvent que des réminiscences des

poëmes de la belle Aye. Jean des Preis en parle aussi dans ses *Chroniques liégeoises*, t. IV, pp. 58, 62. Malheureusement on n'en connaît pas les textes primitifs et les versions ont subi de longues altérations dans les vingt-trois branches qui nous sont parvenues avec un des chefs-d'œuvre du moyen âge, la chanson d'Aliscans ou de la Mort, du cimetière, *Atrii campus*, Atre en français, Aite ou Aide en wallon; Altre, dans Jean Des Preis.

Les deux romans de la belle Aye et de Gui de Nanteuil-sur-Meuse, les deux grandes bases de toutes ces

compositions, ne nous sont point parvenus complets. Il suffit de faire remarquer le personnage de Gérard de Riviers, sire de Huy, Namur, Dinant, Ruisé, qui apparaît d'abord et est ensuite tout à fait oublié, après avoir tant contribué à déjouer le complot de Verberie (8).

Nous ne sommes pas éloigné de reconnaître la même main dans les deux romans de la belle Aye et de Gui de Nanteuil. Il y a sans doute bien des différences, une composition et un ton même plus légers et plus badins dans Gui. Mais cependant, c'est toujours le même esprit,

le même caractère, la même poésie, la même phrase. La différence, les contradictions viennent surtout de nombreuses lacunes et des erreurs et des changements des copistes.

L'ignorance des derniers transcripteurs de la belle Aye est véritablement surprenante. Dans un poëme où la géographie est si bien respectée, où on retrouve encore les environs de Liége, de Paris, les îles Baléares, l'Espagne, les Ardennes, etc., ils prennent ensuite l'Espagne pour Cologne. Et l'abréviateur oublie bientôt lui-même la suite des aventures de Gérard de Riviers, ou qu'il a fait

rejeter à Garnier de Nanteuil tous les trésors de Ganor, etc., etc.

Chaque trouvère arrangeait un peu, en effet, à sa manière et surtout selon ses auditeurs, le temps et les circonstances, non-seulement le style et la langue, mais même les poëmes qu'il chantait et dont il faisait des copies. Notre copiste était Picard. Et qu'auraient dit les riches banquiers d'Arras et d'Amiens de ce mépris pour l'or et l'argent? Un écrivain riche peut seul dédaigner la richesse si enviée par les pauvres trouvères. Que faisait aux chevaliers français ou normands l'histoire d'un

seigneur de la Meuse et du Hoyoux, de Gérard de Riviers?

Fauchet, qui le premier a indiqué les romans d'Aye, attribuait déjà à un seul et même poëte ces différents ouvrages, à Huon de Ville Neuve, personnage inconnu, mais très-riche, qu'aucun présent ne pouvait séduire et qui ne voulait pas même laisser publier ses vers qu'on était forcé de lui dérober. Nous reviendrons plus loin sur ce mystérieux personnage.

Les fragments qui nous restent des deux romans d'Aye et de Gui font certainement partie des productions romanesques et poétiques les plus

remarquables du moyen âge. Pas de longueurs, presque pas de redites, un sentiment toujours noble, pur, élevé. C'est une des premières créations où apparaît cet heureux mirage de la chevalerie, que l'idéal savait alors opposer aux barbaries de la réalité. Le traître seul se montre un peu trop dans toute la composition.

Mais c'est l'invention nouvelle de Roncevaux, qui allait remplacer dans l'art chrétien la fatalité antique. Et ne compose-t-il pas même encore une grande partie du drame moderne? Si le type de Ganelon n'est qu'un écho, notre roman en a créé

un autre plus important et plus poétique, celui même de notre héroïne, la belle Aye, qui va bientôt remplacer et faire oublier Hélène, la belle et divine Hélène de la littérature antique, de la mythologie païenne.

Aye est même la seule figure féminine de tous les romans de ce cycle, comme l'a déjà démontré M. Paulin Paris. Églantine, Blanchedine et les autres ne sont, en effet, que ses copies, ou plutôt que la belle Aye elle-même sous un autre nom dans les suites et les différentes branches de son poëme. Et l'auteur sait

nous intéresser, comme le remarque M. Paris, à la seule femme qu'il met en scène. Aye ne va pas, dans les tournois ni à la guerre, le disputer aux chevaliers par la force et par les armes comme tant d'autres héroïnes du moyen âge, renouvelées plus tard en Jeanne d'Arc. Aye est belle et seulement belle et toujours belle.

Le roman rétablit ainsi le culte de la femme, le culte de la beauté, trop négligé et trop méconnu jusqu'alors dans tous les chants guerriers des trouvères et même des troubadours. C'est sans doute ce qui fit la nouveauté et le grand

succès de ce poëme et de toutes ses suites. C'est le prélude de la chevalerie dont le nom seul excite encore tant d'enthousiasme.

Notre héroïne, disent ses éditeurs, MM. Guessart et Meyer, dut faire envie à plus d'une de nos aïeules. Elle est belle d'abord, et de quelle beauté! D'une beauté qui dure encore quand elle a (d'un second mariage, contracté quinze ans au moins après le premier) deux fils, deux chevaliers en âge de combattre. Elle n'est pas moins heureuse que belle l'unique héritière du duché d'Avignon. Elle inspire les passions les

plus violentes et les plus patientes ; trois chrétiens et un païen, trois ducs et un émir se la disputent : les trois chrétiens en meurent, le Sarrasin seul survit, et elle a la gloire de l'arracher à l'islamisme, lui et toute sa nation. Si son union avec Garnier finit malheureusement, elle est bien récompensée par le tendre dévouement de Ganor. Enfin, si elle n'est pas toujours heureuse épouse, elle est du moins heureuse mère, et les fils qu'elle a de Ganor ne le cèdent point à celui qu'elle a de Garnier.

Voilà, sans doute, ajoutent-ils, ce

qui aura racheté, surtout aux yeux des femmes, bien des défauts. Aye était la résurrection de la femme et de sa beauté. L'auteur semble déjà l'opposer à la belle Hélène, la perfide et coupable épouse dc Ménélas et de Pâris. Aye, en effet, est surtout la beauté chrétienne. C'est la fiancée chaste et pure, c'est l'épouse dévouée et fidèle. Ce n'est pas elle qui se permettrait, comme la trop célèbre Hélène, la plus légère *cascade*. Aussi pour expliquer cette vertu merveilleuse, le poëte dit qu'elle avait à son doigt un annelet avec trois pierres précieuses, dont

une avait été enlevée du Paradis terrestre pour conserver la vertu.

Fame que l'ait au doit n'est ja desvirginée.

Aye est donc véritablement la beauté qui est la splendeur du vrai et du bien. C'est un grand type littéraire placé dans les compositions du moyen âge, près de la bonne reine Berthe, la mère de Charlemagne, la grande et immortelle création d'Adenès, le célèbre poëte brabançon; Berthe aux grands pieds, ce qui ne donne pas, il est vrai, une idée très-avantageuse de l'héroïne. Aye, au contraire, a le pied petit et léger, on

la prend pour une fée glissant sur la rivière d'Orfende, près de Rochefrede et de l'abbaye d'Aldegonde et de ses quinze dames (9).

Le génie et les chefs-d'œuvre peuvent seuls recréer des types. Le type est la réalité de l'idéal, c'est la nature même dont l'individu et le caractère ne sont que des formes fugitives. Toute la finesse d'un grand littérateur avec toute la profondeur d'un philosophe peuvent seules retrouver un type. Un type peut renaître d'un seul mot, d'un seul trait, comme d'un grand ouvrage, d'un long travail. La littérature fran-

çaise du moyen âge a surtout six grands types : Charlemagne, Roland, Ganelon, Turpin, Aye, Berthe, et on peut y ajouter le cheval Bayard. A la Renaissance, Rabelais en a créé d'autres. Au XVIIIe siècle, Beaumarchais a donné Figaro. Le XIXe siècle n'a encore montré que quelques figures de Balzac et de Dumas que le temps a déjà un peu effacées.

L'auteur de la belle Aye doit donc se placer, entre Adenès et le poëte de Roland, parmi les grands écrivains de cette époque. Les types s'oublient dans les sociétés et les civilisations

trop vieillies. La bourgeoisie dont on a fait M. Prud'homme, méconnaît et émiette de notre temps la nature, comme la servitude la détruisit sous l'empire romain. L'esclave était tout, le poëte n'est plus rien. La poésie, qui renouvelle surtout les types, domine seulement à la jeunesse des peuples. Mais les premiers poëtes ont alors d'autres difficultés et d'autres erreurs à combattre. Il faut tout créer, tout faire et retrouver. Les sociétés jeunes et nouvelles ignorent surtout le beau et la beauté et même la femme partout esclave et maltraitée dans les peuplades sau-

vages ou barbares. Faire connaître l'empire de la beauté et de la femme était la grande nouveauté du roman de la belle Aye, ce qui a fait sa vogue et a créé le type de la femme dans cette héroïne, qui a amené ensuite l'immortel idéal de la chevalerie.

Malheureusement, il ne nous reste aucun portrait de la belle Aye dans les fragments qui nous sont parvenus. L'auteur comprend cependant la vraie beauté, l'élégance et la coquetterie même pour ses chevaliers. Voyez Ganor, un des éternels amoureux d'Aye, p. 75.

Sa mein est belle et longue et blanche comme nois,
1 anelet d'or fin ot en son petit doi
A 1 grain d'aumarie, ja mellor ne verrois;
Il nen a soz ciel homme, c'il le porte sor soi,
Qui cure de mengier, ne ja ait fain ne soif.

On s'étonne un peu de la familiarité avec laquelle la belle Aye prend le gant et l'anneau merveilleux de cet étranger, qu'elle n'avait pas reconnu. Mais c'était alors un des us et coutumes de la noble chevalerie, qui ordonnait même de verser l'eau lustrale sur les mains des hôtes et des visiteurs.

Si nous devons regretter un portrait d'Aye, il y a néanmoins dans

plusieurs passages un souffle voluptueux, mais pudique, qui nous laisse la plus poétique impression. Dans Gui de Nanteuil, Églantine calquée sur Aye, prend un soin délicat de ses beaux cheveux blonds, confiés aux mains de deux suivantes. C'est de cette époque que date, au moyen âge, l'empire des blondes, que les brunes avaient jusqu'alors souvent balancé. Les poëtes vont bientôt chanter les yeux bleux ou vairs, c'est-à-dire changeants, de *varius*. Marbode, évêque de Rennes, vante déjà, vers 1100, les cheveux blonds et les beaux yeux des princesses anglaises et les

secrets d'un fer pour friser la chevelure et en embellir le front. Les modes féminines datèrent bientôt d'Aye, jusqu'au règne d'Isabeau de Bavière, qui vint apporter en France les pompes et les *gorgias* de la cour de Hainaut. Brantôme donne encore à cette reine, si belle et si coupable, le prix et le *los*.

Aye a aussi la première une véritable cour de dames et de jeunes filles les plus jolies, les plus aimables. C'est avec cette troupe légère et gracieuse qu'elle suit les armées et les chevaliers qui vont se disputer sa main. Pour exciter les combattants,

Églantine danse sur la verte prairie avec ses nobles compagnes, pendant les tournois et les luttes chevaleresques de ses adorateurs. C'est un contraste heureux qui est bien rare dans un récit si sanglant, si brutal, et dans toute la poésie épique du moyen âge. Dans un autre combat chevaleresque, la belle Aye prie pendant la lutte pour son chevalier. On fit même des chansons sur ces scènes amoureuses et poétiques, que rappelle le roman de Guillaume de Dôle :

Gui aime Aigline, Aigline aime Guion.

L'auteur de ces deux petites com-

positions a vraiment l'imagination d'un poëte et une éducation littéraire tout à fait inconnue encore aux trouvères et même aux troubadours. Les deux poëmes d'Aye et de Gui n'ont pas de longueurs ni de grands défauts. Arioste, dit M. Paulin Paris, en aurait pu tirer, plus tard, un assez bon parti, bien que les caractères y soient indiqués plutôt que dessinés, bien que les aventures s'y succèdent sans offrir entre elles un lien solide et naturel. Mais ces petites taches proviennent surtout de nombreuses lacunes. Enfin, ajoute M. Paulin Paris, la versification monorime n'est ni traînante ni monotone.

Le grand succès de la belle Aye ne peut donc nous étonner et même nous devons beaucoup pardonner aux continuations et aux additions qui nous paraissent un peu fastidieuses, et moins dignes surtout du premier et du second poëmes.

Au XII[e] siècle, disent avec une fine ironie, les nouveaux éditeurs, c'étaient des esprits simples que n'effrayaient point les longues histoires, nous en avons plus d'une preuve. Ils n'avaient pas le goût mobile et superbe de leurs descendants et se laissaient émouvoir ou dérider par quelques récits sérieux sur un même thème, à

peine varié par quelques plaisanteries, toujours répétées avec succès, et ayant cours comme la monnaie, d'autant mieux reçue qu'elle est plus connue. Si on leur eût conté l'histoire de *Trois mousquetaires*, fort connus de nos jours, ils auraient été capables d'y vouloir une suite, l'auraient obtenue aisément et avidement écoutée, tandis qu'à notre époque de grande culture littéraire, les choses se sont passées exactement, nous dit quelqu'un, comme vous le supposez pour le moyen âge. — En ce cas, nous cessons de faire un crime aux continuateurs d'Aye d'Avi-

gnon, d'avoir allongé l'histoire de notre héroïne.

Et que dire aujourd'hui de l'éternel *Rocambole ?*

Le grand défaut de ce petit poëme, pour le XIXe siècle, est le silence des passions. Elles y sont déjà, mais sans voix, sans parole et sans nom. L'amour même est à peine indiqué dans la belle Aye. En effet, les chansons de gestes carlovingiennes ont surtout pour but d'exciter la valeur guerrière, de créer, de propager la chevalerie, de faire reconnaître la beauté et la femme. L'amour et la galanterie viennent ensuite et sont

l'objet et l'étude des romans de la Table ronde. Mais, déjà dans la belle Aye, le thème amoureux est tout tracé. L'amour de la blanche Européenne pour le noir Africain restera célèbre. Le sentiment de la jalousie y apparaît aussi pour la première fois dans ce monde nouveau.

Cependant, le poëte ne parle même pas des passions qui forment tous les incidents de son roman. C'est un inventeur qui soupçonne à peine le prix de ses découvertes. Les premiers continuateurs, comme l'auteur de Gui, furent encore plus maladroits ou plus aveugles.

En effet, il y a loin de la belle Aye, disputée par tant d'adorateurs, aux autres héroïnes carlovingiennes, presque obligées à faire la conquête de leurs chevaliers, trop belliqueux pour songer même un peu à aimer. (M. GAUTIER, t. I, pp. 128, 336.) Les chantres de Tristan et d'Iseul surent bientôt développer ces caractères et ces sentiments. La métaphysique de l'amour fut trouvée à la cour des comtes de Flandre et de Hainaut, par les romanciers de la Table ronde, et refondue dans les Amadis, que les Flamands apportèrent à l'Espagne.

Elle régna jusqu'à la philosophie platonicienne de la Renaissance que d'Urfé emprunta à l'Italie, avec tant de science et de succès, dans son *Astrée*.

Les écrivains français n'ont plus fait ensuite que méconnaître les plus nobles sentiments du cœur. La cour et les poëtes de Louis XIV établirent l'opposition du mariage et de l'amour, qui devait encore descendre en France de *Manon Lescaut* à *la Dame aux Camélias*. Aussi quelle chute des idées chevaleresques et religieuses de la belle Aye, la pudique épouse de tant d'adorateurs ! Nous n'osons

même parler de la *Belle Hélène*, musique d'Offenbach, le maëstro de la cour de Napoléon III.

Nous n'indiquerons qu'une des grandes créations qui semblent relever de la belle Aye : Desdémone, que Shakespeare a sans doute empruntée à la double tradition des romans carlovingiens et de la Table ronde. Munusa ou Ganor entraînant la malheureuse Lampagie serait-il le type d'Othello ? Sa jalousie est aussi profonde, mais ne se décèle que par des actes, le poëte se sent impuissant à la peindre. Le rapt du fils d'Aye vient seul la faire comprendre. Mais

qui peut approcher de Shakespeare? Voltaire n'a-t-il pas lui-même échoué avec *Zaïre?* Rossini n'a pas mieux su comprendre ce sujet si éminemment dramatique. Et Vigano a seul deviné, dit-on, tout Othello et Desdémone dans un ballet napolitain. La peinture et le marbre sont impuissants pour tant de passion. Le rhythme mimique peut seul y atteindre.

Shakespeare, qui rappelle dans cet immortel ouvrage les plus absurdes inventions des trouvères, a pu aussi bien leur emprunter qu'au mauvais poëte italien Cinthio, qu'il a

partout si heureusement oublié. L'amour pur et virginal de Lampagie approche seul de l'amour de Desdémone, et elles deux seules ont pu dire en aimant le noir Africain : « C'est dans son âme que j'ai vu son visage. »

I saw Othello's visage in his mind.

La belle Aye fait partie de ce grand cycle des gestes liégeoises de la famille Aymon d'Ardenne, comme l'a déjà remarqué M. de Martonne et comme le dit le poëte lui-même (10).

Aime ou Aymon d'Ardenne était frère de Gérard, de Beuves d'Aigre-

mont et de Doon de Nanteuil. Doon est père de Garnier, dont Gui est le fils. Ce sont les deux héros de notre roman. Malheureusement la rédaction primitive de ces histoires héroïques ne nous est point parvenue. Gérard, surtout, ne nous est arrivé que par les récits des troubadours méridionaux qui en ont fait Gérard de Roussillon. Notre poëme, au contraire, semble le confondre avec Gérard de Riviers, sire de Huy, Namur, Dinant et Ruisé; les *Reali* en parlent encore sous d'autres noms.

Les écrivains de la langue d'oc, comme on l'a si souvent remarqué,

se sont surtout efforcés de défigurer et de métamorphoser les traditions septentrionales, si désavantageuses à leur pays, depuis Roncevaux. Ils se vengent sur Charlemagne encore si grand dans les versions angevines et bretonnes de Roland; ils en font un traître, un fourbe, un idiot, pour chercher à effacer la honte qui leur était restée de la trahison de Ganelon. Les trouvères français des bords de la Loire et de la Seine adoptèrent bientôt ces idées et ces traditions méridionales. Et Charlemagne, si grandiose dans la chronique du moine de Saint-Gall, fut honteuse-

ment défiguré dans les poëmes et dans les romans, et même dans plusieurs branches de la belle Aye.

On sera peut-être curieux de connaître la place qu'occupent ces compositions dans les classifications littéraires du moyen âge. Selon le premier auteur, la belle Aye fait partie de la grande geste de Doon. Les deux autres sont, selon cet écrivain, la geste de Garin de Monglane et la troisième, la geste de Pepin. Dieu les a créés, dit-il, pour garder sa loi en France. Jean Des Preis donne aussi cette division dans ses *Chroniques liégeoises,* dans un cu-

rieux passage sur Ogier le Danois, t. IV, p. 52. La belle Aye rentre aussi dans la première classe de Jean Bodel ou des poëmes sur la France, les deux autres comprennent les romans de Bretagne et de Rome. Et Lambert d'Ardres, dans sa classification des genres, aurait placé Aye dans les ouvrages qui chantent les héros, *cantilenæ gestoriæ*; un autre genre comprend, selon lui, les romans d'aventures, *evanturæ nobilium*, et le dernier, les fabliaux, *fabellæ ignobilium*.

Dans la théologie, et la théologie était tout alors, l'ordre civil, religieux

ou politique, en prenant pour guide les sommes de pénitences et leurs classifications casuistiques dans les trouvères du moyen âge, la belle Aye appartient certainement aux gestes des princes et des saints, que le pape Alexandre IV, mort en 1261, avait permis aux confesseurs de tolérer, *bene possunt sustineri tales*. C'était, comme le montre aussi Lambert d'Ardres, la classe la plus noble et la plus élevée des trouvères. Les casuistes leur donnent le nom de *joculatores*, dont les uns chantent des cantilènes lascives et sont condamnés par l'Église : c'étaient, comme le

dit M. Léon Gautier, les romans de la Table ronde, les romans d'aventures, de Lambert d'Ardres, ou de Bretagne, de Jean Bodel. Les autres jongleurs chantent les chansons de gestes, les vies des saints, *cantant gesta principum et vitas sanctorum*. Ces chansons font la consolation des hommes dans leurs maladies et leurs peines, sans montrer des choses honteuses, *turpitudines*, comme en font les danseurs et les danseuses, *saltatores* et *saltatrices*, et les autres qui jouent des compositions déshonnêtes et font voir des fantômes par des incantations ou autrement. Les

deux autres classes de trouvères, en effet, selon les théologiens, comprenaient : la première, les danseurs aux sauts, aux gestes et aux costumes indécents, qu'on ne pouvait absoudre qu'après leur avoir fait abandonner leur profession, *damnabiles sunt*. La seconde classe comprenait les histrions, *histriones*, qui allaient partout dans les cours chanter les hontes et les ignominies des absents, *opprobria et ignominias*, et étaient aussi condamnés, et *damnabiles sunt*.

Cette décision de la cour romaine, sous le pape Alexandre IV, a peut-

être été prise pour excuser, comme nous le verrons plus loin, l'auteur de la chanson de la belle Aye et de beaucoup d'autres poëmes du même cycle carlovingien, opposés aux romans de la Table ronde. Elle était très-connue pendant le moyen âge et a encore été traduite en français, à la Renaissance. M. Paulin Paris, M. Léopold Delisle, M. Guessart, M. Gautier en ont montré toute l'importance. Comme les termes de la décision appartiennent surtout à la langue d'oïl, comme on y condamne les aventures de la Table ronde, ou de la Bretagne, on peut

présumer que cette question a été posée aux congrégations romaines par un prélat du nord de l'Europe. Un évêque riche et puissant pouvait surtout alors saisir le pape d'un semblable examen, qui demandait un long et minutieux travail assez étranger à la pénitencerie et à la casuistique de l'époque.

Ce sont des manuscrits de la Sorbonne, à Paris, qui nous ont conservé les plus anciens textes de cette décision d'Alexandre IV. L'un d'eux provient de Godefroid de Fontaines, le docteur vénérable, l'illustre chanoine de Saint-Lambert, à Liége. On

retrouve, en effet, dans les ouvrages de Godefroid, cette espèce d'indulgence pour les chansons de gestes des héros. Et un manuscrit du XIVe siècle, de l'abbaye de Saint-Jacques, à Liége, donne aussi une partie de cette décision romaine sur les poëtes.

LE POÊTE

Il serait aujourd'hui impossible de retrouver avec certitude les noms des premiers poëtes, des anciens trouvères, qui furent les auteurs de la grande célébrité de cette maison d'Ardenne.

Cependant, Claude Fauchet a indiqué un nom et ce nom se retrouve dans un des plus anciens romans du cycle. C'est Huon de Ville Neuve, mentionné en ces termes dans un manuscrit de Fauchet :

Je vos en dirai d'une qui molt est henorée
A royaume de France n'a nulle si loée,
Huon de Ville noeve l'a molt estroit gardée,
N'en vol prendre cheval ne la mule afeltrée
Peliçon vair ne gris, mantel, chape forée,
Ne de buens paresis une grant henepée
Or en ait il mausgrez qu'ele li est emblée
Une molt riche piece vos ai aportée.

Qu'était-ce que ce Huon de Ville Neuve? Huon, accusatif de Hue,

dans la déclinaison de la langue romane, est la traduction de Hugo ou Hugues. Ce n'est qu'un prénom, provenant, suivant l'usage de l'époque, de la localité de la naissance, ou de la résidence ou de toute autre cause.

Mais il y a des Ville Neuve dans toutes les provinces de la France et de la Belgique. Et comme les poëtes du moyen âge se permettent de transposer les mots, on doit ajouter au long catalogue des Ville Neuve les Neuve Ville, mot qui n'est, en effet, qu'une traduction de Villa Nova ou de Nova Villa.

Fauchet attribue à Huon de Ville Neuve plusieurs ouvrages, parce qu'ils se trouvaient *cousus*, c'est son expression, dans le même manuscrit. On s'est un peu moqué du savant historien et de ce mot *cousu* par lequel il attribue à un écrivain inconnu de nombreux écrits. Cependant le mot *cousu* ne signifie pas ici simplement relié, ou que ces ouvrages avaient été simplement réunis par un ouvrier brocheur. Mais *cousu* se rapporte à la transcription même et aux sujets des ouvrages qui sont soudés ou qui forment une suite d'aventures sur la même famille, le même cycle cheva-

leresque, *que c'est une suite de contes,* comme dit Fauchet. Aussi ce laborieux écrivain du XVIe siècle, qui avait pu consulter tant d'ouvrages aujourd'hui perdus et qui connaissait très-bien toute la littérature du moyen âge, refuse-t-il à Huon de Ville Neuve *Siperis de Vineaux*. Ce poëme cependant se trouvait dans le même manuscrit et il en parle dans le même article en avouant seulement qu'il n'en connaissait pas l'auteur, aveu modeste et consciencieux d'un véritable savant.

Les romans que Fauchet attribue ainsi à Huon de Ville Neuve sont :

Regnaut de Montauban,
Doon de Nanteuil,
Garnier de Nanteuil,
Aie d'Avignon,
Guiot de Nanteuil et Garnier, son fils.

M. Amaury Duval, sur le témoignage de Fauchet, a aussi adjugé une partie de ces ouvrages à Huon de Ville Neuve, d'après les manuscrits 7182, 7183 et 7635 de Paris, qui renferment *Regnaut de Montauban*, *les quatre fils Aymon*, *Maugis d'Aigremont*, *Beuves d'Aigremont*, *Doolin de Maïence*, *Siperis de Vineaux*.

M. Prosper Tarbé, dans son édi-

tion des *Quatre fils Aymon*, publiée à Reims, en 1861, accepte aussi Huon de Ville Neuve et le croit même originaire de la Champagne. Il émet seulement un doute sur une partie de sa collaboration aux différents ouvrages qu'on lui attribue.

La critique, en effet, a plus ou moins contesté plusieurs de ces poëmes, ou leur date, ou leurs copies, sans suspecter cependant la citation de Fauchet.

Les savants rédacteurs du catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, rédigé par ordre du Gouvernement

français, sous la direction de l'Institut, acceptent, non-seulement la classification de Fauchet, mais vont encore plus loin et accordent même à Huon de Ville Neuve d'autres ouvrages, parce qu'ils se trouvent aussi *cousus* ensemble, aurait dit Fauchet, dans un manuscrit de Montpellier, côté H. 247. Ce volume du XIV[e] siècle, du format in-4°, compte deux cent vingt-cinq feuillets à deux colonnes, contenant cinquante-six mille quatre cent soixante-dix-neuf vers. On y a réuni, selon l'ordre généalogique, la plupart des poëmes de la grande geste de Doon de Maïence.

C'est-à-dire :

Folio.		vers.
1- 46	Doon de Maïence	11,505
46- 88	Gaufrey	10,735
88-141	Ogier de Dannemarche . .	13,200
142-153	Gui de Nanteuil	3,031
154-173	Maugis d'Aigremont. . .	4,704
173-178	L'Amachour de Monbranc.	1,127
178-225	Les quatre fils d'Aymon. .	12,177

Ce précieux volume contient l'unique texte jusqu'ici connu de Gaufrey, de Gui de Nanteuil, et de l'Amachour de Monbranc. Les rédacteurs du catalogue refusent seulement à Huon *Ogier*. Tous ces romans, évidemment du même auteur, affirment-ils, et attribués à Huon de Ville Neuve,

sont en vers alexandrins et se lient entre eux par les prologues et les épilogues.....

L'éditeur de Doon de Maïence, M. Pey, fait quelques réserves à ce sujet. « Il ne faut pas, dit-il, se laisser prendre à la ressemblance qui paraît assigner à ces poëmes une commune origine, pas plus qu'aux rapports établis entre eux par les prologues et les épilogues qui les rattachent. Ces espèces de soudures sont l'œuvre de l'arrangeur qui a groupé en un petit cycle les diverses chansons de gestes réunies dans le manuscrit. Et si, en même temps

qu'il les assemblait, il les a remaniées, comme il y a tout lieu de le croire, pour les rajeunir et les embellir à son gré ; s'il les a toutes transcrites ou fait transcrire en un même dialecte, quoi d'étonnant qu'elles aient un certain air de famille ? Mais est-on fondé pour cela à les attribuer au même auteur et surtout d'une façon aussi affirmative ? C'est ce que nous ne saurions admettre, nous qui pensons que les deux parties du poëme de Doon de Maïence sont originairement deux œuvres aussi distinctes que les enfances d'Ogier et la chevalerie d'Ogier de Dannemar-

che. Encore moins sommes-nous disposé à reconnaître Huon de Ville Neuve pour cet auteur unique. Nous savons bien qu'on lit un nom, écrit par une main moderne, sur un des feuillets de garde du manuscrit..... »

Sans aucun doute, ces observations sont très-justes. Cependant, à cette époque, on était encore si près des écrivains, si bien au courant de leurs ouvrages, partout populaires ! Les manuscrits ont une grande autorité, et c'est même aujourd'hui la seule qui puisse nous guider. Les copistes étaient alors de véritables savants, apparemment versés dans

la connaissance des romans du cycle qu'ils transcrivaient. Et celui du manuscrit de Montpellier est certainement un homme distingué qui mérite une grande créance, une grande attention. Le choix judicieux des ouvrages qu'il a rassemblés, l'ordre généalogique qu'il a suivi font déjà son éloge, prouvent un examen, un but. Ce n'est pas une simple réunion, c'est une collection étudiée, c'est une bibliothèque choisie et classée, une œuvre, en un mot. L'ordre du manuscrit de Montpellier, dit M. Léon Gautier, est tellement logique, qu'il servira de

base à notre future classification.

Cependant, MM. Guessart et Meyer ont poussé beaucoup plus loin le scepticisme. Ils ont non-seulement rejeté les ouvrages attribués par Fauchet à Huon de Ville Neuve, mais ils semblent encore contester l'auteur lui-même, mettre en doute l'existence de Huon ou en faire un simple copiste, un modeste réviseur.

Cependant, le texte cité par Fauchet existe, personne ne le conteste. Les vers sont bien certains, bien authentiques. Ce n'est pas une redite, un refrain banal, comme il

y en a tant dans les poëmes du moyen âge. Ils sont tout spéciaux, tout particuliers à un écrivain, à un poëte. C'est un fait même unique, bien original, bien extraordinaire, qui montre ici pour la première fois, peut-être, un trouvère qui cherche à cacher son nom et ses ouvrages. Si l'on ne connaît pas Huon de Ville Neuve, c'est qu'il cachait son nom et qu'il ne voulait pas laisser publier ses romans; qu'on était forcé de les lui dérober; qu'il ne les aurait pas même cédés pour de grosses sommes de parisis, ni pour le pelisson ecclésiastique, ni pour la chape fourrée d'un

chanoine, ni pour le cheval ou la mule du plus riche prélat.

Mais si Huon de Ville Neuve est inconnu, devons-nous ajouter, c'est parce que personne ne l'a encore cherché. Cet oubli, chez les écrivains, est sans doute assez extraordinaire, mais il est cependant bien réel, bien certain. On n'a qu'à examiner les cinq ou six passages que l'histoire littéraire de la France consacre à Huon de Ville Neuve et à ses ouvrages, après l'article de M. Amaury Duval. Cette notice, faite à une époque où le moyen âge était si peu connu et si mal apprécié, a

seulement paraphrasé Fauchet et semble vouloir restituer à Hugues le roman de Siperis de Vineaux ou Vignevaux.

Le premier pas pour découvrir Huon de Ville Neuve était certainement d'examiner les différents écrivains qui portent le nom de Hue ou de Huon.

Les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* indiquent dans le dernier volume, consacré au XIIIe siècle, neuf écrivains qui tous ont porté le nom de Hue, au nominatif, ou de Huon, à l'accusatif, suivant les règles de la grammaire

romane pour la troisième déclinaison latine. Et on doit ajouter à cette liste plusieurs Hugues et surtout Hugues de Pierrepont, évêque de Liége. La chronique de Jean Des Preis, qui l'a fait connaître en 1867, était encore inédite, lorsque parut le tome XXIII de l'*Histoire littéraire*, en 1836. M. Borgnet a commencé l'impression des *Histoires liégeoises*, de JEAN DES PREIS, en 1864, et M. Bormans vient d'en publier le cinquième volume.

Nous ne nous occuperons pas ici des nombreux troubadours du nom de Hue ou Hugues qui ont écrit en

provençal, ni de beaucoup d'autres Hugues dont les ouvrages sont en latin. Nous ne parlerons que des poëtes français. De ces neuf trouvères nous devons retrancher d'abord Hue de Tabaris, seigneur de Galilée et prince de Tibériade, personnage fabuleux à qui l'on a attribué l'*Ordene de chevalerie*. Il reste comme écrivains :

Hue, châtelain d'Arras ;
Hue de Braie Selve ;
Hue de la Ferté ;
Hue de Saint-Quentin ;
Hue d'Oisi ;
Hue le Maronier ;

Hue l'Archevêque ;

Hue le Roy.

Les six premiers étaient des chansonniers dont on a trouvé les noms dans les manuscrits de petites pièces qui leur sont attribuées. Ce sont des chansons sans mérite littéraire, et leurs auteurs n'avaient aucune prétention à la grande poésie. C'étaient des amis ou des émules de Thibaut, comte de Champagne, roi de Navarre, on lui a souvent accordé ces petits ouvrages qui ont paru ensuite peu dignes du célèbre écrivain que la jeune comtesse de Mohat a souvent si bien inspiré. On trouvera encore,

sans aucun doute, plusieurs Hue chansonniers. Le moyen âge, comme toutes les époques et même plus que d'autres, a beaucoup chanté. La chanson s'en va avec la jeunesse des peuples comme avec celle des individus. M. Paulin Paris ajoute déjà à ces huit noms celui de Hue de Lusignan, à qui il attribue trois pièces de vers conservées dans les manuscrits, sous le nom du comte Lamarche.

On comprend que si ces écrivains, qui réclament et à qui l'on attribue positivement de si minces ouvrages, quelques vers souvent sans intérêt et sans mérite, avaient composé de beaux

et grands romans, de véritables poëmes, leurs noms seraient passés à la postérité. Ils cherchaient la gloire et l'immortalité et s'ils donnaient leurs noms ou leurs titres même à quelques vers, ils n'auraient pas manqué de réclamer des romans, des poëmes entiers, complets, partout célèbres, partout recherchés. Mais ces petits ouvrages signés prouvent seuls que ces écrivains étaient tout à fait incapables d'en entreprendre d'autres plus considérables. Le style, la poésie, la versification sont bien loin de l'art et de la science de Huon de Ville Neuve. Ils n'ont pas son imagina-

tion, ils n'ont pas ses connaissances littéraires, politiques et religieuses.

De tous les Hue mentionnés dans l'*Histoire littéraire*, il y en a seulement deux qui méritent d'attirer l'attention. C'est Hue l'Archevêque et Hue le Roy, sans aucun autre nom, sans aucune autre indication. Ils sont auteurs de fabliaux qui ne sont pas sans mérite. *Le Vair Palefroi* est même une imitation d'une ancienne fable latine attribuée à Phèdre, et l'on a donné à Rutebeuf *la Mort de Larguece*, de Hue l'Archevêque, auteur du dit de *la Dent*.

Déjà Colletet, qui s'est beaucoup occupé de recherches historiques et littéraires, faisait un seul et même personnage de Hue le Roy et de Huon de Ville Neuve, dans une note de son exemplaire de Fauchet, et il le nomme Huon, chanoine de Liége. Quant au surnom de *le Roy*, c'est un titre d'honneur qu'on donne souvent aux poëtes du moyen âge.

Si nous cherchons parmi les chanoines de Liége, du nom de Hue ou de Hugues, nous trouvons, en effet, un écrivain fécond, mais resté jusqu'à ce jour inconnu et mystérieux. C'est Hugues de Pierrepont, évêque

de Liége, à qui le pape refusa l'archevêché de Reims. C'est peut-être de là que lui est venu le surnom d'Archevêque, qui n'était pas alors un nom, mais un état, une profession, comme un de nos six chansonniers s'appelle le Maronier ou le Marinier, selon Fauchet. On ne peut malheureusement établir tout à fait, avec les ouvrages de Hue l'Archevêque, de Hue le Roy et de Huon de Ville Neuve, l'identité de leur talent, de leur poésie et de leur personne. Les compositions, les vers, le style, sont si différents, et les copistes en ont si souvent changé le

dialecte, qu'il est impossible d'établir une comparaison. Et les écrivains nous laissent absolument ignorer toute la biographie de Hue l'Archevêque et de Hue le Roy.

Nous pouvons seulement parler de la vie de Hugues de Pierrepont. Nous ne pouvons cependant nous arrêter longtemps sur l'administration politique et financière de ce grand prélat, élu le 5 mars 1200 et mort le 11 avril 1229, à soixante-dix-sept ans (11).

Hugues de Pierrepont était fils de Hugues, seigneur de Pierrepont et de Wasnad, ou Vasna, ou Vasnou

(Villa Nova), près de Reims. Sa mère était Clémence, fille de Wither, comte de Rethel et de Béatrix de Namur. Né en 1152, il fut, très-jeune, attaché à l'église de Liége, vers 1170, et bientôt chanoine et archidiacre de Saint-Lambert. Albéric lui donne une jeunesse un peu légère, *solutus vitam suam correxit*, et le pape dut même lui refuser, une première fois, l'évêché de Liége, en 1193, et ensuite l'archevêché de Reims.

On l'accusa d'avoir pris part aux complots contre le trop rigide Albert de Louvain, et d'avoir trempé dans l'assassinat de ce saint évêque. Il

dut se justifier par le serment de six conjurateurs, d'après la loi liégeoise *di septenne.* A Rome, on hésita encore longtemps pour confirmer la nouvelle élection de Hugues, en 1200. Un légat du pape fut envoyé à Liége pour faire une enquête. Hugues arriva à Cologne, à sa rencontre, et parvint à se faire sacrer au mois d'avril 1201. Mais le pape lui donna pour conseil et suffragant Jacques de Vitry, évêque de Ptolemaïs, le célèbre historien des croisades; et, en 1202, l'église de Saint-Lambert dut abandonner les bénéfices des processions de l'obole banale.

Peu religieux, plein d'ambition, Hugues de Pierrepont mérite surtout le blâme pour son népotisme. Jean d'Aps ou d'Eppes, fils de sa sœur, fut, en effet, son successeur, après avoir obtenu les places les plus importantes de l'évêché. Il fut même administrateur de la principauté comme vice-évêque, pendant les voyages de son oncle et ses projets de croisade.

C'est au commencement de l'épiscopat de Hugues de Pierrepont, dit M. de Theux, que finit à Liége la vie commune des chanoines. Un légat du pape vint vainement réclamer, en 1202, pour l'ancienne discipline

ecclésiastique. Il dut lui-même bien tôt permettre le partage, entre les chanoines, des revenus du chapitre, et leur laisser choisir des maisons particulières. Cet événement semble prouver peu de régularité religieuse.

L'association de l'évêque avec les banquiers, avec les Berthout, les plus grands financiers de l'époque, et avec les juifs étrangers, a été censurée par l'Église et les conciles de Cologne. Aussi les chroniques liégeoises font passer à Hugues de Pierrepont cinq ans dans le purgatoire, après avoir été bien près de l'enfer, le dernier asile des banquiers.

Une grande partie des richesses de l'évêque avaient été distribuées, à sa mort, en aumônes et en dons pieux. Renier et Jean Des Preis prononcent même le mot de restitution en parlant de ces grandes libéralités qui cachent presque toujours alors le commerce de la banque.

Hugues de Pierrepont, en effet, comme les Berthout, ses amis et ses associés, rassembla une immense fortune qui l'aida sans doute beaucoup à obtenir l'évêché de Liége et l'archevêché de Reims. C'est le premier trésor mentionné dans l'histoire liégeoise. L'évêque avait eu soin de

partager et de confier ces immenses richesses aux principales maisons religieuses de son diocèse : 72,000 marcs se trouvaient à sa mort, en 1229, à Neufmoustier, près de Huy, selon Albéric; 32,000 marcs étaient à Liége, suivant Renier de Saint-Jacques. Des sommes très-considérables appartenant à l'évêque existaient à Maestricht, à Dinant et à Saint-Trond. Une partie de l'argenterie, des vases et des bijoux précieux de Hugues de Pierrepont étaient déposés, en 1229, à l'abbaye d'Alne et au Val Saint-Lambert. Nous ne connaissons pas malheureusement les

autres maisons religieuses du diocèse où l'évêque, depuis 1212, avait avec beaucoup de prudence placé ses richesses.

Les 104,000 marcs des trésors de Liége et de Huy font déjà seuls dix-huit fois le prix des 1,300 marcs du duché de Bouillon, que l'évêque de Liége n'avait pu payer en 1095 qu'en s'emparant de tout l'argent monnayé de la principauté et de toute l'argenterie des églises et des monastères, même des objets consacrés au culte et des plus précieux reliquaires. Ces immenses richesses de Hugues de Pierrepont distribuées à sa mort,

en 1229, amenèrent une perturbation monétaire, comme après le séjour d'Édouard III en Belgique. Toutes les grandes banques italiennes furent alors, en 1340, ruinées et perdirent en Belgique 1,600,000 florins d'or, « plus que le royaume de France », dit Villani. Hugues de Pierrepont et Édouard III ont créé la grandeur financière de la Belgique et, en particulier, celle de Liége, comme M. Hénaux l'indique le premier dans son *Essai sur les banquiers liégeois.*

Cependant Hugues avait fait pendant tout son épiscopat de grandes dépenses. Il avait acquis

pour 50,000 marcs la souveraineté du comté de Looz, acheté pour 50,000 marcs le domaine de Mohat, payé 2,000 marcs l'échange de Saint-Trond. Les croisades lui avaient coûté beaucoup d'argent. Et le duc de Brabant entré à Liége par surprise, en 1212, s'était emparé de tout le trésor de l'évêque, le vrai but de son expédition. La duchesse de Brabant eut pour sa part d'or et de bijoux plus que son corps ne pesait dans une balance.

L'épiscopat paisible et tranquille de Hugues fut, en effet, une seule fois troublé par la guerre avec le duc

de Brabant. La lutte entre les deux princes avait surtout pour cause des rivalités de famille , que Hugues chercha à faire partager aux Liégeois. Les hostilités durèrent à peine un an, et Liége en souffrit peu. En 1212, les Brabançons avaient respecté les églises, les monuments et même les femmes. Mais l'évêque avait perdu une partie de ses richesses, et, pour faire passer ses colères, ses inimitiés et ses vengeances dans le peuple, il écrivit avec passion, avec poésie, avec éloquence, cette histoire où les chroniqueurs ont puisé les contes les plus absurdes, dont on ne s'est jamais assez défié.

C'est un récit romanesque des dix vengeances des Liégeois contre les Brabançons, ou de la *Warde* de Steppes où le duc de Brabant fut battu par l'évêque, en 1213. Tout l'ouvrage est un mélange des fables les plus singulières et des inventions les plus curieuses. On peut même présumer que le récit primitif était en vers. Jean Des Preis en a donné des extraits en retranchant le merveilleux et le surnaturel par trop étranger à l'histoire, que M. le chanoine Daris a le premier condamné. M. Wauters vient encore de montrer l'invraisemblance du roman que

Jean Des Preis a puisé dans les chroniques de Hugues de Pierrepont. Ces fabuleuses guerres des Sarrasins, à Bruxelles et à Paris, sous l'empereur Frédéric et le duc de Brabant, semblent empruntées à une nouvelle branche d'une des petites filles de la belle Aye.

Hugues de Pierrepont, ami et confident de Jacques de Vitry, avait embrassé sans réserve sa belliqueuse ardeur pour les croisades et la conversion des infidèles. Ses ouvrages ne sont qu'un chant de croisés. Jacques de Vitry avait encore inspiré à l'évêque de Liége toute la crédulité

et le mysticisme de son siècle, que M. Daunou a si sévèrement jugé et dont Liége était alors le principal centre, la grande école, avoue Foulques, évêque de Toulouse. Une fausse dévotion y avait apporté la foi aux visions, aux rêves, aux hallucinations. Comme l'a déjà remarqué M. Cahours, Hugues de Pierrepont, poëte et halluciné, s'était fait l'apôtre de ce faux et dangereux mysticisme. Jean Abbatulus et sa mère Odilie, que M. Daris a dépouillés de leur sainte auréole, lui avaient fait partager toutes leurs superstitieuses croyances, qui avaient, comme toujours, ému et

troublé beaucoup les contemporains et surtout les femmes. Hugues avait, rapporte l'hagiographe d'Odilie, le don des larmes; il pleurait et savait attendrir et émouvoir ses auditeurs. Le pieux et crédule évêque, à la fin de sa vie et dans un tardif repentir, allait souvent se retirer près de Jean Abbatulus et déplorer ses fautes et la corruption du siècle, dont il était alors, comme son ami et confident, Jacques de Vitry, le censeur sévère et impitoyable. Le biographe d'Odilie, vers 1250, qui paraît avoir emprunté beaucoup aux écrits de Hugues de Pierrepont, s'est fait

l'écho de toutes ses condamnations. M. Daris a montré combien ces censures sont souvent injustes, ou peu justifiées, et qu'elles prouvent seulement les erreurs, les fautes et le repentir de l'évêque.

M. Cahours avait déjà relevé la trop grande foi de Hugues aux rêves, aux hallucinations. Esprit aventurier et chevaleresque, l'évêque se rendit en Italie, en 1213, pour prendre part, dit-on, à une nouvelle croisade, où le légat avait voulu surtout associer les banquiers liégeois. Mais après avoir ébloui Rome par son luxe, au concile de Latran,

Hugues de Pierrepont revint à Liége, et on ne connaît pas exactement le but mystérieux de ce long et coûteux voyage.

Une immense fortune et le peu de souci des devoirs ecclésiastiques et religieux laissèrent à Hugues de grands loisirs et, comme beaucoup de grands seigneurs, il s'abandonna au goût des lettres. Mais loin de se livrer à la philosophie et à la théologie, comme toute la noblesse de cette époque, il se passionna pour la poésie et l'histoire.

*
* *

Jean Des Preis nous a fait connaître une petite partie de la carrière scientifique de Hugues de Pierrepont. Les écrivains liégeois le nomment presque toujours Huon, même en observant les règles grammati-

cales de la langue d'oïl. Le passage cité par Fauchet porte aussi Huon, la grammaire exigeait cependant Hue. Mais l'écrivain a dû se conformer à l'usage populaire qui donnait aussi, sans doute, à ce personnage, le seul nom de Huon. La syntaxe romane ne paraît pas avoir été appliquée, à Liége, aux noms de famille. Ils sont presque toujours indéclinables, même dans Jean Le Bel, toujours si fidèle à la grammaire, trop souvent négligée par son éditeur. Les termes géographiques étaient même quelquefois invariables, à Liége, dans la latinité du moyen âge, et usités

seulement aux cas régimes, comme Tungris, Leodium, Trajectum. Nous allons donner un fragment de la chronique de Jean Des Preis, dont le texte a été souvent reproduit et se trouve dans l'édition de MM. BORGNET et BORMANS, t. III, p. 161.

« De saint Materne jusqu'à Hugues de Pierrepont, cette période de l'histoire de Liége fut écrite par Engorant, doyen de Sainte-Croix. C'était un grand docteur en théologie et un grand poëte. Il en composa trois livres qu'il donna à l'église de Sainte-Croix, à Liége. Un chanoine, archidiacre de Saint-Lambert, Gui Eudon,

les fit copier à ses frais et les mit à Saint-Lambert. Mais plusieurs chanoines brabançons coupèrent les feuillets où l'on parlait des méfaits des Brabançons et de leurs défaites, et le livre fut perdu ; on ne sait ce qu'il devint. On enleva aussi celui de l'église de Sainte-Croix.

« Mais Hugues de Pierrepont l'avait fait copier, car il fit une chronique, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, qu'il appela la chronique des Vavassours. Là il parlait de toutes les chroniques, de tous les pays. Il parlait aussi de son évêché de Liége et des anciens évêques, reproduisant mot à

mot les chroniques du doyen de Sainte-Croix, et il fit présent des copies au roi d'Espagne, Gonzalve. Le roi en donna, à Asti, en Piémont, à l'évêque Henri, qui les tint à grand prix; on les trouve encore, en cette ville, enchaînées dans une église. Plusieurs fois on les a copiées à leur tour et on les a mises dans plusieurs églises de différents royaumes, comtés, duchés et évêchés, au plus grand honneur de l'évêque de Liége. Et moi, Jean Des Preis, j'en ai même une copie faite à Asti sur l'original de Hugues de Pierrepont. Percheval Roier, qui était né à Asti

et fils de Corin Roier qui avait une banque à Liége, à Huy et dans d'autres villes, me l'a fait copier à la demande de Martin Bouche, Piémontais, chanoine de Saint-Lambert. Et cette copie était signée et collationnée par trois notaires. »

Ce texte semble établir, de toute évidence, que l'*Histoire de Liége*, de Hugues de Pierrepont, n'était qu'une copie mot à mot d'Engorant de Sainte-Croix. Que pouvait, en effet, y ajouter notre écrivain, puisque cet ouvrage allait jusqu'à son épiscopat ? Et Jean Des Preis fait aussi connaître que Hugues de Pierrepont

écrivit ensuite l'*Histoire des guerres des Brabançons et de la bataille de Steppes*. C'était, nous l'avons vu, un très-long et fabuleux récit, une espèce de poëme qui comprenait presque toutes les annales de l'épiscopat de Hugues. Et c'était tout ce qu'on pouvait ajouter alors à la chronique d'Engorant.

Le savant prélat se borna seulement à prendre des garanties contre toute nouvelle chance de destruction des chroniques liégeoises. Il les envoya dans ce but en Espagne et à Asti en Italie, avec son ouvrage des Vavassours. Jamais même ce

mot de Vavassour ne se rencontre dans les annales du pays de Liége. Il n'y rappelle aucun événement, ni aucune classe de la société. Jean Des Preis s'en sert une fois pour désigner la suite des seigneurs qui assistèrent en 1095, avec les rois et les princes souverains, à l'entrée à Liége de l'évêque Otbert.

Quel intérêt pouvait, en effet, offrir aux pays étrangers une chronique de Liége, une histoire de ses évêques et de son clergé ? Et cependant cette chronique déposée à Asti fut souvent copiée, dit Jean Des Preis, pour être envoyée dans les

églises de tous les royaumes, comtés, duchés et évêchés. On pourrait même croire par le texte de Jean Des Preis, qui écrivait au moins cent cinquante ans après le dépôt fait à Asti, que des copistes étaient régulièrement attachés à l'église où était le manuscrit des Vavassours, et que ces copistes étaient spécialement chargés de faire les transcriptions et de leur faire donner l'authenticité. Le mot notaire, surtout en Italie, se donnait souvent alors à tout écrivain ecclésiastique. Et trois notaires, selon les règles juridiques, avaient même coopéré au manuscrit envoyé à Liége.

Le fait si positif d'une copie faite pour Jean Des Preis à Asti même et authentiquée par trois notaires lève toute espèce de doute. Les renseignements pris à Asti par le dernier éditeur M. Borgnet ne lui ont pas suggéré le moindre soupçon sur ce singulier dépôt. MM. Polain et Vasse, qui s'étaient déjà occupés de ces chroniques de Hugues de Pierrepont, l'avaient aussi admis sans même songer à s'informer. M. Borgnet conteste seulement l'existence à cette époque, d'un évêque à Asti, qui est cependant un ancien évêché suffragant de Turin. Et le texte de

Jean Des Preis permet de dire qu'on avait seulement remis le manuscrit à un évêque nommé Henri, originaire de cette ville ou résidant temporairement à Asti.

Plus bas, le célèbre chroniqueur nous explique un peu ce que renfermait cette histoire des Vavassours. C'étaient les mémoires ou confessions d'Ogier le Danois, qui les avait lui-même dictés à Hugues de Pierrepont. C'est une fiction poétique, déjà employée avant ou après cette époque. Mais ici, pour lui donner plus d'autorité et de vraisemblance, on l'appuie sur trois manus-

crits pour ainsi dire authentiques.

Ogier le Danois, si singulièrement ressuscité trois cent quinze ans après sa mort, dit lui-même Jean Des Preis, fait écrire ces mémoires, véritables confessions, par Hugues de Pierrepont. Il va ensuite les confier à l'abbé de Meaux, nommé Séguin. L'abbaye de Saint-Denis en obtient encore bientôt une relation. L'abbé de Saint-Denis, pour plus de garantie, fit collationner son manuscrit sur celui de l'évêque de Liége. Ils furent trouvés, l'un et l'autre, si parfaitement semblables, dit Jean Des Preis, qu'il n'y avait pas un mot de plus

ou de moins. Et en ont ainsi compilé, ajoute-t-il, tous les trois, une chronique dès le commencement de Troie, que Hugues de Pierrepont a nommée, et nommons encore, dit une variante, les *Chroniques des Vavassours*. (P. 136.)

Rien dans cet ouvrage ne paraît se rapporter directement aux chroniques liégeoises, ni à l'histoire de Liége. Pour expliquer le texte de Jean Des Preis, on doit supposer que Hugues de Pierrepont fit déposer, en Espagne et à Asti, deux ouvrages : un sur l'histoire des Vavassours et l'autre comprenant la chro-

nique de Liége, d'Engorant. Ces deux manuscrits si différents pouvaient ne former cependant qu'un seul volume.

Mais qu'était-ce que cette histoire des Vavassours, si étrangère à l'histoire des évêques de Liége ? Il y avait, selon Ducange, les grands et les petits Vavassours, *majores et minores*. Les plus anciens étaient les chefs et les capitaines du roi et du royaume. Et comme Ogier, Roland, Olivier, étaient, selon Jean Des Preis, p. 132, au nombre de ces Vavassours, dont Hugues était l'historien, on peut présumer que ces Vavassours étaient les pairs de Char-

lemagne. C'est le nom, en effet, qu'on leur a souvent donné : il vient de vassal, qui avait d'abord le sens de guerrier, d'où vasselage pour vaillance, que Leibnitz faisait déjà venir du celtique *gwass*. Le mot Vavassour était même encore à cette époque un terme poétique réservé aux romans et aux chansons de gestes pour désigner les chevaliers les plus illustres, les pairs de France, les paladins de Charlemagne.

Nous croyons que c'est cette histoire romanesque que Hugues de Pierrepont a dû, en effet, écrire, et que même cet ouvrage s'est conservé

dans un livre célèbre de la littérature italienne, le *Reali di Francia,* avec les additions et les changements faits, comme on peut le deviner facilement pour s'approprier au goût, aux mœurs, et surtout aux traditions d'un autre peuple et d'un autre pays.

Les *Reali* sont, en effet, une compilation italienne due à la plume d'un auteur de la fin du XIIIe siècle, dit Ginguené; du XIVe siècle, dit M. Léon Gautier, ou du commencement de cette époque, dit M. Victor Le Clerc. Salviati en cite un manuscrit qu'il croit de 1350, et d'autres paraissent encore plus anciens. On

ne saurait se faire, ajoute M. Léon Gautier, une idée du prodigieux succès des *Reali*. Les manuscrits en furent très-nombreux, et quand parut l'imprimerie, ce fut un des livres qui comptèrent bientôt le plus d'éditions. La première parut à Modène, en 1491 ; la seconde, à Florence, en 1496, et depuis 1496 jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, on n'en connaît pas moins de onze éditions imprimées dans la seule ville de Venise, sans compter les réimpressions oubliées ou détruites.

Les six livres des *Reali* imprimés dans les éditions italiennes ne com-

prennent cependant que les préliminaires, les antécédents de l'histoire de Boggis, Beuve ou Aymon et de Charlemagne, les deux branches de la famille de l'empereur Constantin. Les compilateurs imitaient certainement un ouvrage beaucoup plus complet. M. Ranke, l'illustre historien, a découvert, en effet, à Rome, trois autres livres de cet ouvrage. Ils ont pour titre *Aspramonte, la Spagna* et *la Seconda Spagna*. Le premier renferme Aspremont ou la guerre de Charlemagne en Italie contre les Sarrasins. Dans le second, le compilateur a sous les yeux, dit

M. Gautier, l'auteur de l'*Entrée en Espagne* et celui de *la Prise de Pampelune*. Enfin, la *Seconda Spagna* n'est que le roman d'Anseis de Carthage.

Sostegno de Zanobi a mis en vers une partie des derniers livres des *Reali*. Et le *Libro chiamato la Spagna*, écrit au XIVe siècle, n'a guère eu moins de succès, dit M. Gautier. Il a été imprimé pour la première fois à Bologne, en 1487, et réimprimé à Venise, en 1488, 1514, 1534, 1537, 1554, et à Milan, en 1512 et 1519, sans compter les éditions inconnues ou perdues.

Enfin, il existe encore une autre version d'un fragment des *Reali,* qui n'est pas sans intérêt. Elle est attribuée au poëte Angelo caché sous le nom d'Altissimo, et porte le titre : *Il primo libro de Reali,* Venise, 1534, in-4°. On a fait même remonter à Alcuin une partie de ce célèbre ouvrage augmenté et métamorphosé à chaque époque. On conservait encore dans la bibliothèque de Cluny, lors de sa destruction en 1794, un manuscrit attribué à Alcuin, renfermant l'histoire des pairs de Charlemagne.

Cette histoire des Vavassours ou

des *Reali* était, en effet, les préliminaires nécessaires et indispensables de tous les grands ouvrages sur Charlemagne et les pairs. Il offrait à la fois un guide aux écrivains et aux lecteurs. Il débrouillait cette romanesque histoire et en préparait les différentes branches. Les traducteurs italiens ont malheureusement réuni, à leur version des Vavassours, les romans postérieurs. L'étendue de l'ouvrage qu'ils ont ainsi arrangé en a fait bientôt oublier les derniers livres dont M. Ranke a seulement trouvé trois parties. D'autres devaient embrasser toute l'épopée carlovin-

gienne de la maison d'Ardenne, que les *Reali* avaient pour but de glorifier, en lui donnant un droit d'aînesse sur Charlemagne.

Lorsque Hugues de Pierrepont eut tracé ce cadre dans la chronique des Vavassours, il put entreprendre de traiter ensuite chaque branche, ou de faire l'histoire ou le roman de chacun des héros ou des Vavassours qu'il voulait faire connaître. Les manuscrits de Fauchet et le manuscrit de Montpellier ont en partie conservé ces différents poëmes.

Hugues de Pierrepont avait entrepris de codifier, de reconnaître tout

l'ensemble du cycle carlovingien, comme Robert Wace, dans le Brut, avait tracé l'histoire des traditions bretonnes, qui allaient inspirer les poëtes de la Table ronde. L'évêque s'exerce ensuite sur les principaux sujets des chansons de gestes, il leur donne une forme plus littéraire, et il s'inspire heureusement des chefs-d'œuvre de Chrétien de Troyes. Le premier, il avait compris les dangers de ces nouvelles légendes étrangères, païennes, implantées en France et qui allaient altérer le caractère de la poésie, le caractère national, et peut-être le christianisme. « A nos yeux,

dit encore M. Léon Gautier, la création du cycle de la Table ronde fut un grand malheur pour notre poésie nationale; les nouveaux romans ont singulièrement affadi les intelligences; ils ont précipité cette décadence déplorable, qui, à travers nos romans d'aventures, nous a fait arriver par une pente trop rapide à la poésie allégorique, au *Roman de la Rose*. Et l'allégorie est le signe presque certain de la fin d'une littérature. Nous regrettons le succès du Brut, et ne sommes guère consolé que par la belle langue qui éclate en tous les poëmes de Chrétien de

Troyes. » Un évêque devait avoir alors bien d'autres appréhensions sur toutes ces superstitions antiques et païennes, qu'on cherchait à renouveler sous une couleur religieuse et chrétienne.

Nous examinerons ailleurs ce grand cycle des romans carlovingiens. Ici, nous nous arrêterons seulement sur trois poëmes que les nouveaux éditeurs semblent contester à Huon de Ville Neuve ou à Hugues de Pierrepont. Ce sont Doon de Maïence, Ogier le Danois et Aye.

Doon de Maïence est cependant

un ouvrage véritablement liégeois; on y retrouve toutes les localités du pays, ses mœurs, son dialecte, même son commerce et son industrie. Un fragment précieux de Doon de Maïence, découvert par M. Bormans, dans les archives de Namur, semble venir justifier toutes ces suppositions. Ces feuillets sauvés et publiés par le savant archiviste proviennent d'un vieux registre de l'hôpital Saint-Jacques, à Namur, où Hugues de Pierrepont avait une partie de sa famille. Et les casuistes nous ont appris que les romans, les *gesta principum*, étaient surtout la

consolation des malades. Les deux feuillets de Namur, datent du XIIIe siècle et sont antérieurs de près d'un siècle au célèbre manuscrit de Montpellier. Ils offrent un texte beaucoup plus correct et moins long. Deux manuscrits de Paris prouvaient déjà de nombreuses interpolations dans la version publiée par M. Pey. Et il y a certainement des lacunes dans ce texte, qui, d'abord, ne donne même pas le nom d'une des deux héroïnes, la mère de Doon, la comtesse Marguerite.

Le roman s'ouvre par une chasse près du château de Montblois en

aval du Rhin, près de la mer. Gui de Maïence tue un *cerf* et un saint religieux, qui voulait protéger le noble animal, si cher à toute l'église de Liége, depuis la conversion de saint Hubert. Gui, par pénitence, se fait ermite dans la forêt des Ardennes. Son jeune fils, Doon, veut défendre sa mère, la comtesse Marguerite, contre le traître Herchambaut qui ordonne en thiois, à son gouverneur Salemon, de jeter dans la mer Doon, mais celui-ci échappe et retrouve miraculeusement son père.

A quinze ans, Doon part pour délivrer sa mère des mains de Her-

chambaut et promet d'élever dans le petit ermitage paternel une abbaye pour des moines. Il descend la Meuse, guidé par un *cerf*, et arrive à un grand *perron* près d'une grande ville, que gouverne son oncle Hugues « moult alosé. »

Les cheminées voit en contre mont fumer
Et ot a ches moustiers chez grans cloques sonner.
Fevres et carpentiers ferir et marteler,
Et bruire chez moulins et chele gent crier.

P. 85, v. 2786.

Le jeune Doon s'effraye de toute cette industrie, où il est facile de reconnaître déjà avec les moulins de Saint-Jacques la ville de Liége, dont

le *perron* forme les insignes et les armes. Il croit voir l'enfer et n'ose passer le pont où le cerf veut le conduire. Après des luttes sanglantes contre les ouvriers de cette ville, qu'il prend pour des diables, il combat contre les plus vaillants chevaliers de tout l'*évêché*, pp. 93, 354. Il est enfin reconnu par son oncle Hugues de Castelfort, p. 97, qui le fait chevalier à Moustier, p. 98, et lui donne un écu au lion rampant.

Le jeune Doon fait ses premières armes contre un géant nommé Guéant, un mécréant, un excommunié, et le tue. Mais bientôt il

tombe entre les mains d'un des frères de ce géant, du nom de Lambert ; il le tue aussi et délivre sa fille Nicolette qu'on voulait marier à un vieillard ; il aime la jeune fille et la séduit en lui promettant de l'épouser. Malheureusement, le jour même il est assiégé par le vieillard et ses alliés dans le duché de Louvain, guidés par un célèbre ingénieur, *engigneor*, p. 114, nommé Fouchier. Doon est obligé de se sauver et la jeune Nicolette, qui veut le suivre, est tuée dans sa fuite.

Doon se dirige alors vers Maïence pour délivrer sa mère, la com-

tesse Marguerite, des mains de Herchambaut qui veut l'épouser, ou la faire périr sur un bûcher. Un neveu de ce traître cherche à surprendre Doon dans une grande forêt, et veut le tuer. Mais Doon lui donne un coup sur la tête et la peau du front lui tombe sur les yeux et l'aveugle, p. 134.

Après une longue série de combats et de luttes, Doon prend enfin Maïence avec Sense de Clervent, Bauduin de Beauplain et Vaudry. Il délivre sa mère et fait bâtir dans l'ermitage de son père le monastère de la Trinité, dont il fait son père

Gui abbé. Dans une suite postérieure Doon, après une nouvelle série d'aventures merveilleuses, de visions et de combats chevaleresques, épouse Flandrine, avec la permission de Charlemagne et la bénédiction de l'archevêque Turpin. Mais la jeunesse de Doon de Maïence finit avec le vers 6027 du premier roman, p. 181.

Explicit des jenneichez de Do le bon guerrier.

Dans Doon de Maïence, le but, le dessein de l'auteur ne sont pas bien indiqués. C'est une série interminable de guerres, de luttes, qui

délivrent par hasard une jeune fille, Nicolette, que le héros aime, promet d'épouser, et qui meurt malheureusement avant le mariage, pour aboutir, enfin, à la délivrance de la mère de Doon. Mais tous ces combats chevaleresques, les siéges et les embuscades laissent bien dans l'ombre les deux femmes, et surtout la jeune fiancée, qui devait faire tout le roman de la Belle Aye et lui donner même son nom. L'intérêt se partage entre Nicolette et la comtesse Marguerite, la mère de Doon.

Le roman de Doon de Maïence n'est qu'un essai, un prélude, une

esquisse d'un jeune poëte, dont le talent et la maturité donnèrent bientôt la belle Aye, le produit et le résultat immédiat de la même pensée, du même esprit. Mais une seule femme, un véritable mariage devient alors le but, le nœud du nouveau roman ; le poëme gagne ainsi un plan, un principe, un but, une moralité, le mariage de la belle Aye. C'est la première et presque la seule chanson de gestes du moyen âge, qui prend pour titre le nom d'une femme. Plusieurs de ses copies, de ses imitations, prennent aussi le nom de leurs héroïnes. Le roman de la bonne reine

Berthe, le chef-d'œuvre d'Adenez de Brabant, a eu seul le même succès dans un autre genre et avec un autre but ; l'un chante la beauté, l'autre honore la vertu ou la bonté.

Le roman de Doon de Maïence, même après toutes ces révisions, est encore tout liégeois, et l'auteur ecclésiastique et religieux s'y montre à chaque page. M. Pey, son savant éditeur, infère même, d'un éloge des descendants de Godefroid de Bouillon, que le poëte appartenait au nord-est de la France. L'évêque de Liége ne pouvait, en effet, oublier Godefroid, qui avait enrichi son église

du duché de Bouillon, et qui avait même des alliances avec les seigneurs de Pierrepont et de Namur. Godefroid de Bouillon était *apparenté*, comme dit le poëte, à toutes les plus puissantes familles de nos provinces. C'était un des héritiers de la geste de Doon, qui constitue avec Garin de Montglane et les Pepin, les trois grandes gestes que Dieu a créées pour la France. (P. 242.)

Doon de Maïence est peut-être le premier ouvrage de Hugues de Pierrepont. M. Pey en a montré tout le mérite : la chevalerie y est déjà tout entière, avec la défense des dames,

de la religion, du clergé, le dévouement, l'héroïsme, l'amour même. L'épisode de la délivrance et de la séduction de la jeune Nicolette est digne de La Fontaine. Le futur évêque sait cependant rester dans les bornes d'une certaine décence que ses successeurs, Amyot, évêque d'Auxerre, et Camus, évêque de Belley, n'observent pas toujours, ni même Fénelon, archevêque de Cambrai.

Cependant, il y a dans ce récit des interpolations manifestes, que le fragment publié par M. Bormans vient confirmer. Ce texte montre

déjà l'addition des deux vers 3740-3741, et prouve que le réviseur a changé les quarante baisers des jeunes fiancés en cent mille, vers 3897. C'est le même copiste qui a sans doute allongé l'épisode des amours de Nicolette, en brodant sur cet antique usage d'enlever sa fiancée que rappellent encore aujourd'hui plusieurs proverbes ou adages des patois wallons et rouchis. (P. 112.)

Le clergé liégeois, pour réformer cet abus, avait promis à la fiancée restée pure une récompense qui, paraît-il, ne fut jamais obtenue. Le roman primitif de Doon de Maïence

était aussi dirigé contre cette ancienne coutume germanique.

La mort funeste de la jeune Nicolette, le lendemain de sa séduction par Doon et pendant sa fuite, était, sans doute, dans l'idée du poëte, une punition divine qui frappait surtout l'amant et qui venait donner une moralité au poëme. Malheureusement des interpolations et des lacunes évidentes, que le manuscrit de M. Bormans laisse deviner, cachent en partie la leçon et le but religieux de l'écrivain. Les trouvères, que l'Église a si souvent condamnés, cherchaient peu à moraliser et s'arrê-

taient ou brodaient même presque toujours sur les textes un peu badins, un peu scabreux, pour satisfaire les plus mauvaises passions. Les copistes de Doon n'y ont pas manqué, comme le prouve le fragment du manuscrit de Namur.

On peut donc laisser la version primitive de Doon de Maïence à Hugues de Pierrepont ou de Ville Neuve, évêque de Liége. Examinons maintenant les deux autres poëmes contestés à cet écrivain.

Pour le roman d'Ogier le Danois, les éditeurs semblent seulement refuser à Huon de Ville Neuve les

ouvrages composés ensuite à la fin du XIIIe siècle par Raimbert de Paris et Adenez de Brabant. Mais ces deux poëtes, bien postérieurs à Hugues de Pierrepont, eurent des prédécesseurs et leurs romans sur Ogier sont imités ou calqués sur des poëmes plus anciens. Les versions germaniques semblent même conserver plus de traces des premières rédactions liégeoises. Ogier peut le disputer pour l'antiquité à Roland et a été le premier peut-être chanté par le peuple; nous examinerons un jour complétement ces traditions.

Hugues de Pierrepont a certaine-

ment écrit sur Ogier le Danois. Il suffit de lire le texte de Jean Des Preis. M. Bormans a déjà remarqué qu'il en avait conservé des passages rimés, t. IV, p. 17, et on y retrouve encore la division des trois gestes de la belle Aye, p. 52. Ogier est un personnage tout liégeois, gouverneur de la ville de Liége; il y a exécuté de grands travaux hydrauliques qu'il avait sans doute étudiés pendant sa fuite en Italie. Rien d'étonnant qu'il ait d'abord et tout particulièrement occupé beaucoup l'évêque Huon qui paraît même vouloir mettre sous son patronage ses compositions littéraires.

L'histoire d'Ogier le Danois, si singulièrement ressuscité après trois cent quinze ans, est, en effet, si bizarre et si extraordinaire qu'on ne peut y rattacher aucun événement historique. Le récit de Jean Des Preis est très-probablement un extrait du roman de Hugues de Pierrepont, qui paraît se composer de trois livres, t. IV, p. 31 ; t. V p. 124.

Un anneau mystérieux joue dans ce poëme le même rôle que la bague de la belle Aye, gardienne de sa virginité, ou l'*annelet* de Ganor qui apaise la faim. Il empêche Ogier de vieillir et lorsqu'on le prend au vieux

chevalier, trois siècles le surprennent, il ne voit plus, ses sourcils descendent sur ses yeux et l'aveuglent, comme Hermant, le cousin et le défenseur de Herchambaut, blessé par Doon de Maïence. Les anneaux et les bagues, qui ont un si grand rôle dans les ouvrages de Huon de Ville Neuve, étaient très-rares au XIIe siècle, et, réservés surtout aux évêques, dont ils étaient le principal et mystérieux insigne, comme le prouve le *Rationale* de Guillaume Durand. Saint Bernard ne permettait même pas aux abbés d'en porter.

Ce roman d'Ogier, de Hugues de Pierrepont, ne paraît pas nous être parvenu ; celui d'Adenez, bien postérieur, l'a fait sans doute oublier.

Et pourquoi ne laisserait-on pas, en effet, avec Fauchet et le manuscrit de Montpellier, à Huon de Ville Neuve ou Hugues de Pierrepont, le roman de Lampagie ou de la belle Aye?

C'est peut-être, même, la dernière production de l'évêque de Liége. Le vernis chrétien et religieux est digne d'un prélat. Dans de si longues et si fréquentes aventures, pas un seul mot ne choque la plus scrupuleuse

décence, si peu respectée, si souvent méconnue par presque tous les trouvères. Dans ses autres productions, Hugues, qui n'était peut-être encore, à cette époque, ni prêtre ni évêque, avait été un peu moins sévère. Et ce principe qu'on est mieux servi par des neveux que par des fils, la véritable base de tout le roman d'Aye, sa moralité même, peut sans doute être revendiqué par un évêque qui sut faire choisir le fils de sa sœur pour lui succéder. Les scènes principales du poëme et la cité de Nanteuil se retrouvent facilement à Liége et dans ses environs.

Le chastel de Nentuel est en tel marche assis
A la porte roial devise III pais :
Alemaingne et Loheraigne et France, ce m'est vis.
Garnier l'a refermé sans voste congié pris ;
Il i remeist assez de murs d'arainne bis.... (P. 81.)
La tor est grans et haute et blanche comme nois ;
D'une part est d'Argonne, qui le clot en deffois
Que ja ne mengera sans veneson au dois ;
De l'autre part cort Muese ou li poisson sont froit...
La fors de la cité ot I bruel de sapin
E une grant chapele du baron saint Martin.
En I viel cimetière ou fourchent III chemin.
Et une gente crois sor I perron marbrin
Une fontaigne issort desous l'ombre d'un pin. (P.87.)

On peut voir dans ces vers l'antique forêt de Glain, qui arrivait jusqu'à l'église de Saint-Martin et aux

portes de Liége. Elle fut vendue, en 1204, pour achever les murs et les fortifications de la ville, et aussi pour faciliter l'exploitation des nombreuses mines qu'on venait de découvrir. Le savant et poétique Renier, qui enregistre dans sa chronique de Saint-Jacques les printemps sans chants et sans fleurs, ne peut s'empêcher de gémir sur ce premier acte du vendalisme industriel, sur ces arbres, les plus grands, les plus beaux, à cent lieues à l'entour, dit Jean Des Preis.

Dans le roman de la belle Aye, l'idiome, que les éditeurs avouent cependant avoir été revu par un

copiste de la Picardie, est encore souvent bien liégeois, et, déjà en 1131, il y avait des différences bien sensibles entre le français picard et le français de Liége, lorsqu'on traduisait au peuple le sermon latin du pape Innocent II. M. Tarbé croit reconnaître, dans les poésies de Huon de Ville Neuve, un écrivain de la Champagne. En effet, Pierrepont était une seigneurie dépendante de Reims, mais Hugues de Pierrepont, par son long séjour à Liége, se rapproche bien plus des dialectes wallons.

M. Paulin Paris a signalé, par exemple, comme un mot presque

nouveau et même inconnu à Roquefort et aux lexicographes français, *Noche* dans le sens de bracelet, qu'on retrouve encore dans beaucoup de termes liégeois, avec la signification de nœud (12).

Dans le roman de la belle Aye, en particulier, le cadre même et les ornements sont souvent empruntés à l'histoire liégeoise. En effet, une ancienne tradition politique fit toujours maintenir, à Liége, les rapports avec l'Espagne, créés avec saint Amant et saint Hubert. Les pèlerinages à Compostelle faisaient partie des institutions civiles et judi-

ciaires de toute la principauté. Ils semblent remonter à l'arrivée, à Liége, en 1056, de précieuses reliques de Compostelle, avec les premières relations de la chronique de Turpin. Et bientôt il y eut, dans chaque ville liégeoise, des fondations et des hospices de Saint-Jacques, pour les pèlerins espagnols. Théoduin et Hugues de Pierrepont prirent surtout à cœur ces nobles entreprises qui influèrent si heureusement sur le développement du commerce et de toutes les richesses du pays.

Vers l'époque de Hugues de Pierrepont, les chroniques parlent d'une

grande croisade en Espagne, sous la direction d'un Gautier Berthout, d'un comte de Looz et d'un Jean Des Preis. Les Berthout, les plus grands banquiers du moyen âge, reçurent même de Hugues de Pierrepont, leur associé, la seigneurie de Malines, dépendance de l'église de Liége. Mais comme tous les Berthout ont porté alors les mêmes noms, il est très-difficile de fixer la date de cette expédition que les uns placent au XIIIe et les autres au XIIe siècle (13).

Les exploits des chevaliers liégeois offrent des rapprochements

curieux avec le séjour de Garnier auprès de Ganor, comme trois sanglantes victoires en un jour, une descente dans les îles Baléares, à Majorque. Le roi d'Aragon, pour récompenser leur valeur, accorda même à Gautier Berthout et à la ville de Malines ses armoiries d'or à trois pals de gueules. Le roman d'Aye semble faire plusieurs allusions à ces événements chevaleresques et populaires que l'histoire cependant n'a pas bien fait connaître.

*
* *

Que Hugues de Pierrepont ait composé le roman de la belle Aye, avant ou pendant son épiscopat, on peut comprendre facilement qu'il cherche à cacher cette petite production et ses autres ouvrages écrits en

français dans l'empire germanique. Le silence, même sur tous les premiers poëmes, était encore plus nécessaire. Ils étaient plus légers, plus badins, et moins religieux. Le moyen âge n'estimait que les écrivains latins, et les recherches sur la philosophie et la théologie attiraient seules l'attention. Les savants, les ecclésiastiques, méprisaient la langue vulgaire et surtout la poésie et les romans.

Liége, depuis les Carlovingiens, était une des grandes forteresses de l'Allemagne, où ses empereurs, comme Henri IV, avaient toujours trouvé des soldats *fidèles* contre la

France et contre Rome. Et un prince, un évêque, ne pouvait écrire en français et propager la langue et les idées françaises, dans une ville si germanique. *Nos Germani sumus, non Galli comati.* (M. HENAUX, pp. 154, 156.) Hugues de Pierrepont chercha le premier à s'opposer à ces tendances allemandes et à les remplacer par des sympathies gauloises que les Capétiens secondent habilement jusqu'à Louis XI, qui vint les briser si fatalement par la destruction de Liége, en 1468. Seulement, un évêque de Liége devait cacher ses doctrines et ses ouvrages. Il devait toujours,

craindre, aux frontières de l'Allemagne, de susciter les susceptibilités nationales dans les luttes malheureusement éternelles de deux peuples jaloux et toujours rivaux. C'est peut-être le motif qui lui fit désirer longtemps l'archevêché de Reims.

Lorsque plus tard Jean d'Arkel (1314-1378) composa, pour son ami Jean Lebel, *li Ars d'amour, de vertu et de boneurté,* il dut aussi garder l'anonyme et chercher à cacher son nom et son ouvrage, comme son prédécesseur Hugues de Pierrepont.

Le prince-évêque Jean d'Arkel cependant ne faisait ni un roman,

ni des poésies, mais un véritable manuel de philosophie, de morale, où il cherchait à populariser les grands principes de la métaphysique créés à Liége, par Albéric, par Rupert, par Godefroid de Fontaines, et que Pierre Plaoul et Nicolas de Cusa allaient introduire dans l'art, avec Van Eyck et Roger van der Weyden. Déjà Philippe de Leyde, émule de Jean d'Arkel, avait appliqué, après Sigier, la philosophie à la politique dans sa *République,* un des chefs-d'œuvre du moyen âge. Jean d'Arkel se cacha si bien dans son livre, un des plus extraordinaires

de l'époque, qu'il fut complétement oublié et qu'on l'attribua toujours à d'autres écrivains et même à son disciple Jean Lebel, le maître de Froissard. Jean d'Arkel, en effet, a mis son nom dans un véritable logogriphe qui a exercé souvent la perspicacité des savants. Le premier copiste et ceux des bibliothèques de Béthune et de Croy ne purent même parvenir à le deviner. M. Paulin Paris s'y est aussi exercé sans succès. M. Jules Petit, le premier, a déchiffré cet *engin* énigmatique dans la savante édition qu'il a donnée de cet ouvrage de Jean d'Arkel pour l'Académie de Belgique.

Jean d'Arkel n'ose même y prendre le titre d'évêque de Liége et ne parle que de son évêché d'Utrecht, qu'il avait abandonné pour la principauté liégeoise, où il paraît avoir passé sa jeunesse et appris la langue romane. Son ouvrage avec un nouvel idiome scientifique, qui a enrichi la France et fait la vogue de la philosophie française, ne pouvait naître que dans un des quatre ou cinq grands centres des études, et Liége, que l'université de Louvain allait remplacer, avait alors les plus célèbres écoles du moyen âge.

On dirait même que les évêques

de Liége ont toujours cherché à faire oublier les livres qu'ils étaient souvent obligés d'écrire en français. Le dernier, un des plus savants, Van Bommel a toujours caché les opuscules qu'il a publiés, lors de son alliance avec de Potter, pour l'union des catholiques et des libéraux, qui ont fait inscrire dans la constitution belge les libertés et les priviléges de l'Église. Van Bommel a aussi gardé l'anonyme dans beaucoup d'ouvrages qu'il a composés sur l'instruction publique et les affaires religieuses, tandis que les évêques de Bruges, de Paris, d'Orléans mettaient leurs

noms à toutes leurs publications.

Ce silence était, peut-on dire, une des traditions liégeoises des successeurs de saint Lambert, le moine modeste et inconnu de Stavelot. Un évêque ne pouvait, à Liége, écrire en français, un évêque ne pouvait faire des romans. Cependant, depuis Huet, on l'a souvent remarqué, tous les premiers et les meilleurs romans ont été faits par des ecclésiastiques, par des évêques. Aujourd'hui encore sans aucun doute les poëmes et les chansons de gestes de Hugues de Pierrepont nous étonnent, nous scandalisent. Mais si on les examine sérieu-

sement, dans leurs buts, leurs principes, leurs effets, on voit bientôt qu'ils répondent complétement à une idée chrétienne, à tous les progrès même du christianisme.

L'Église a surtout sauvé la femme de l'esclavage et du gynécée. La religion nouvelle a créé, peut-on dire, la femme. Jusqu'alors, on avait surtout honoré la vierge, il fallait aussi honorer et purifier le mariage, il fallait apprendre à l'homme à choisir et à respecter sa fiancée. Il fallait apprendre à ces vaillants, à ces belliqueux chevaliers à aimer. Il fallait, enfin, inventer la chevalerie.

Et il fallait, pour y arriver, faire reconnaître le beau et l'empire de la beauté. C'était si nécessaire, si indispensable, pour sortir de la barbarie et arriver à la civilisation, que ce sont des ecclésiastiques, des religieux, qui, pour la première fois, viennent le révéler. Le vénérable Marbode, mort évêque de Rennes, en 1123, qui reprochait à Robert d'Arbrisselle le peu d'élégance de sa toilette, chante déjà la beauté de la reine d'Angleterre, toujours belle sans fard ou sans cosmétique de neige, dont il semble lui indiquer l'usage, en même temps que les se-

crets d'un corset, *fascia*. Malheureusement, dit-il, elle ne montre pas assez les formes, *formosa*, qu'elle a reçues du ciel, injuste et ingrate pour tant de dons célestes. La vierge la plus pudique, ajoute-t-il, doit montrer partout qu'elle est belle. On voit, par cette seule citation, combien il était nécessaire alors de faire renaître l'empire de la beauté, le culte de la femme, pour arriver à la civilisation.

C'est dans le même but que Hugues de Pierrepont a peut-être trop sacrifié aux licences poétiques, alors permises, que notre époque, si cor-

rompue et si pudibonde, feint de ne plus oser comprendre dans Amyot, dans Camus et même dans saint François de Sales et dans Fénelon. On peut cependant trouver, dans les relations des missionnaires contemporains, des détails de toilette bien plus intimes qu'ils sont appelés souvent à donner aux peuplades sauvages, rendues à la vie chrétienne et civilisée, dont la coquetterie est chez la femme le premier pas. Et bientôt Jean Lebel et Froissart montrent tous les chevaliers amoureux, trop amoureux même. L'amour eut ses lois, ses cours, ses tribunaux;

c'est, disait, en 1866, à la Sorbonne, M. Aderer, la maladie chronique du XIVe siècle, et qui prouve, selon Beyle (Stendhal), la plus complète et la plus heureuse civilisation, dont la chevalerie restera toujours l'éternel idéal. Quel progrès, quel changement depuis Marbode, depuis Hugues de Pierrepont, et les romans chevaleresques en étaient certainement la grande cause!

Un évêque pouvait seul alors avoir un si noble but et s'imposer une semblable mission, sanctifier et purifier le mariage, la fiancée, créer, populariser la chevalerie. Et Hugues,

qui avait et aimait toutes les passions de son temps, l'église, la puissance, la richesse, la croisade, la poésie, pouvait mieux que personne comprendre et accomplir cet apostolat, et écrire des ouvrages comme la *Belle Aye*. Mais il connaissait trop bien son époque, ses contemporains, pour oser avouer des chansons de gestes. Partout il fut, on ne peut en douter, condamné. On lui refusa l'évêché de Liége, l'archevêché de Reims, et on censurait publiquement ses relations avec les juifs. On n'a qu'à se rappeler que les évêques, qui, de nos jours, avaient su donner

à la religion ses plus beaux et ses derniers triomphes, ont dû souvent subir les plus tristes outrages, passer sous la censure des plus abjects folliculaires. La critique et les aristarques ne manquèrent pas à Hugues de Pierrepont, et il se cacha, s'il ne fut pas toujours obligé de se taire. Heureusement le succès, un succès éclatant couronna son entreprise et le type de la *Belle Aye* est resté, et la chevalerie était inaugurée. C'est sa gloire et la plus grande preuve de son mérite et de la vérité de sa mission.

Cette grande tâche qui s'imposait

au XIIIe siècle, à un évêque de Liége, a été souvent ensuite reprise, après que la littérature française eut si malheureusement créé l'antagonisme de l'amour et du mariage. Les langues allemande, espagnole et italienne ont des ouvrages célèbres sur les noces et les fiancées. Et de nos jours encore, après *Adolphe* de Benjamin Constant, l'immortel fondateur du libéralisme, un des plus illustres prélats de l'Angleterre a repris le but et la mission de Hugues de Pierrepont. Enfin un des grands ministres, le plus grand peut-être de la France, a voulu lui aussi refaire le

roman de la belle Aye ou *l'amour dans le mariage.* Les grands noms de Wisemann et de Guizot peuvent peut-être faire excuser Hugues de Ville Neuve ou de Pierrepont.

Le prince-évêque de Liége, poëte et romancier, ne serait-il pas le principal auteur de cette décision de la cour de Rome, qui classe les trouvères en danseurs, histrions et jongleurs, qui condamne les danseurs et les histrions et distingue les jongleurs qui chantent des poésies lascives ou les romans de la Table ronde (ceux-ci étaient aussi condamnés), et les jongleurs qui chantent les

gestes des héros et des saints, qui seuls peuvent être tolérés? Serait-il tout à fait impossible que Hugues de Pierrepont eût soumis cette question au Pape, pendant son long et mystérieux voyage à Rome, en 1215? Ses successeurs dans l'évêché de Liége, son neveu surtout, en avaient poursuivi l'examen et la solution.

L'Église ne rendit une décision que longtemps après, sous le pape Alexandre IV, élu en 1254, mort en 1261. La question était en effet délicate et méritait une longue et sévère étude. Partout les trouvères étaient condamnés par les évêques et le

clergé. La cour de Rome dut, par ses distinctions, adoucir leur sort et permettre le grand succès des romans chevaleresques. Qui pouvait aussi inspirer à l'Église cette réprobation des romans de la Table ronde, avec un vernis si chrétien dans *Artus*, dans le *Saint Graal?* N'étaient-ce pas les passions et les préjugés d'un poëte rival, ou d'un évêque qui avait reconnu sous ce masque chrétien toutes les anciennes traditions payennes que le christianisme ne cessait de condamner et de poursuivre?

Enfin, si Huon de Ville Neuve est une énigme, un mystère, le trou-

vère qui était parvenu à lui dérober une partie de ses œuvres littéraires, ne laisse-t-il pas deviner lui-même un puissant et riche prélat en lui disant que la mule afeltrée, le pelisson, ni la chape forée ne pouvaient le séduire? Sans aucun doute, la chape, le pelisson, la mule n'étaient pas alors des attributs purement ecclésiastiques, mais on paraît ici leur prêter cette qualité avec une certaine intention, ou au moins avec beaucoup de naturel et de complaisance. Et le trouvère n'ose même parler, dirait-on, de l'amour, des dames, du vin, des jeux, des dés, des tournois, ces

grandes tentations des poëtes laïques et mondains.

Ville Neuve était même un des titres que pouvait prendre la famille de Pierrepont. Une dépendance de cette seigneurie porte le nom de Vasnad, Vasna, Vasnou, avec un V ou W, en latin Villa Nova, en français Ville Neuve. Hugues de Pierrepont avait même donné ou consacré en souvenir de cette localité le nom de Ville Neuve, Neuville, à une commune près de Huy, et le nom de Neumoustier, Novum Monasterium à son monastère. Il en avait créé les premiers abbés, il y avait

une partie de ses trésors. Il avait même voulu finir sa vie à Neumoustier, dans la mortification et la pénitence. Et c'est à Neumoustier ou Moustier que le jeune Doon est armé chevalier et reçoit un écu au lion rampant (14).

Enfin, dans la Belle Aye, l'esprit épiscopal perce dans tout l'ouvrage. L'évêque y remplace le roi et fait les honneurs des réceptions et des fêtes aux jeunes époux. L'écrivain semble se reporter encore à la légende de saint Hubert. N'est-ce pas le souvenir de sa miraculeuse conversion qui ramène si souvent le cerf dans

les comparaisons et les récits du romancier ? (Pp. 5, 35, 38.)

Cette alliance d'Aye et de saint Hubert se conserva longtemps dans les traditions, les romans et la poésie. Dans Tristan, on voit Gui, Églantine et leur jeune fils sur un navire battu par la tempête ; le vent les sépare. Un pirate sarrasin surprend Églantine avec son jeune fils Tristan et vend la mère au soudan de Babylone. Le petit Tristan, le dernier héritier de la belle Aye, est enlevé par les vagues, une sirène le nourrit de son lait. En Hermanie une *cerve* vient durant la nuit repren-

dre l'enfant. Cette bête fait une guerre acharnée aux païens et n'épargne que les chrétiens. Elle apporte la chair de ses victimes humaines au jeune Tristan qui *voulentier en mangeoit.....*

Malheureusement, cette dernière branche de la belle Aye ne sera peut-être jamais publiée. Elle offre peu de mérite et d'intérêt et comprend plus de vingt-quatre mille vers dans le manuscrit très-incomplet de Paris, 1478, fr., 5733-5, Colbert. On y trouve cependant encore beaucoup d'autres traces des traditions liégeoises.

Nous avons dit que l'évêque de Liége, auteur des premières compositions poétiques sur Aye avait cru devoir garder l'anonyme, et même, comme le dit le passage cité par Fauchet, cacher ses ouvrages. Cependant, les trouvères étaient parvenus à les dérober au modeste et célèbre écrivain, et ils eurent bientôt partout une grande popularité. Il est donc assez naturel de rechercher l'auteur de ces poëmes, de ces chansons de gestes, dans le pays où l'on rencontre pour la première fois une mention complète de ces chevaleresques fictions.

La première indication sur la fa-

mille romanesque de la belle Aye se trouve dans la chronique du mystérieux personnage connu sous le nom d'Albéric de Trois Fontaines, publiée par Leibnitz et Pertz. Ernst, un des auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, a le premier réclamé pour le pays de Liége ce célèbre ouvrage. M. Lavaleye, son savant éditeur, a confirmé toutes ses inductions dans une note de l'*Histoire de Limbourg*. Les écrivains de cette chronique étaient de l'abbaye du Val-Saint-Lambert et de l'abbaye de Neumoustier, à Huy, les résidences favorites de Hugues de Pierrepont. Les compilateurs

étaient probablement les amis et les confidents de l'évêque de Liége et écrivaient sous son inspiration.

La chronique d'Albéric, la première, comme Hugues de Pierrepont, cherche à faire entrer la légende carlovingienne dans l'histoire positive et dans les sévères et monotones annales des monastères. Son ouvrage montre un nouveau genre, un nouvel esprit; c'est la contre-partie, pourrait-on dire, du livre de *Brut,* de Robert Wace, le fondateur des traditions de la Table ronde. On dirait qu'Albéric conspire avec l'évêque de Liége pour fausser les événements, métamor-

phoser les personnages et leur donner une couleur chevaleresque. Il fallait, en effet, pour faire tout le succès de ces fictions et créer la chevalerie, les faire passer dans les chroniques. Et après Albéric de Trois-Fontaines, c'est Philippe Mouske, de Tournai, et Jean Des Preis, à Liége, qui se font surtout l'écho de toutes ces légendes merveilleuses.

Un passage d'Albéric, restitué par M. Pey, sur le manuscrit 4896 A, de Paris, donne, sous l'an 805, une indication très-précise du roman de la Belle Aye, et même de son second

mariage avec Ganor, le roi sarrasin qu'elle avait fait baptiser, et parle aussi des gestes des quatre fils Aymon, le chef-d'œuvre de Huon de Ville Neuve. Pertz, t. XXIII, p. 723.

Après Albéric, le premier écrivain qui mentionne la famille romanesque d'Aye, vers 1250, est le célèbre poëte historien de Tournai, Philippe Mouske, si bien informé alors de l'histoire et des traditions de nos provinces, qu'il avait sans doute parcourues souvent comme soldat, homme d'armes ou trouvère.

L'auteur de *Parise la duchesse*, qui indique ensuite Aye, se trompe

cependant en disant que Parise était la fille d'Aye, ce qui semble montrer que ce poëte était déjà loin de la patrie et de l'époque de Huon de Ville Neuve.

Enfin, n'oublions pas que c'est sur notre sol, à Namur, à cinq lieues de Neumoustier et de Huy, que M. Bormans a trouvé le fragment le plus ancien de Huon de Ville Neuve, deux cents vers de *Doon de Maïence*, transcrits sur un feuillet du XIIIe siècle par un contemporain de Hugues de Pierrepont. Et le savant archiviste de Namur n'hésite pas à affirmer l'origine namuroise de ce ma-

nuscrit, dont un fragment servait de couverture à un vieux registre des comptes d'un hôpital de cette ville. Namur, en effet, était la principale résidence de la famille de Hugues de Pierrepont, à quelques lieues de Huy, de Neumoustier, d'Alne, où se trouvait une partie du trésor de l'évêque.

Il est malheureux qu'on ne puisse établir, d'une manière certaine, la provenance d'un précieux fragment du roman de la Belle Aye, publié par MM. de Reiffenberg et Jubinal. Ce feuillet était attaché à la reliure d'un manuscrit de Bruxelles,

nos 14635-7, les vies des hommes illustres, d'après Plutarque, par de Giustiniani, célèbre écrivain de Venise, au milieu du XVe siècle.

Sans doute, personne ne nomme l'auteur de la *Belle Aye*, de *Doon*, d'*Ogier*, des *Quatre fils Aymon*, pour se conformer à la volonté du poëte. Mais le secret n'était pas cependant alors si impénétrable. Un trouvère contemporain, l'auteur de *Guillaume de Dole*, ne le laisse-t-il pas deviner en faisant répéter, par le neveu de l'évêque de Liége même, une chanson des amours de Gui et d'Églantine ?

Un couplet que chante un jour à cheval un personnage de ce roman, désigné sous le nom de neveu de l'évêque de Liége, rappelle une des plus jolies scènes de la belle Aye, la danse d'Églantine et de ses compagnes au milieu de la lutte chevaleresque et guerrière de leurs prétendants. Malheureusement le roman de Guillaume de Dole, dans le genre du joli poëme de la Violette, est inédit et le seul manuscrit connu est dans la bibliothèque du Vatican, à Rome, nº 1725 de la Reine.

On ne peut ainsi bien comprendre toute la portée de l'à-propos qui

place sur les lèvres du neveu de l'évêque de Liége un souvenir peut-être du poëme de son oncle, de Hugues de Pierrepont.

Or vienent Pasques les beles en avril
Florissent bois, cil pré sont raverdi,
Ces douces eves revirent à lor fil,
Cil oisel chantent au soir et au matin.
Qui amors a nes doit metre en oubli ;
Sovent i doit et aler et venir.
Ja s'entramoient Aigline et li quens Guis.
Guis aime Aigline, Aigline aime Guion.

Souz un chastel qu'en apele Biaucler.
En mout poi d'eure i ot granz bos levez.
Ces damoiseles i vont por caroler,
Cil escuier i vont por bohorder,

Cil chevalier i vont por esgarder,
Vont i ces dames por lor cors deporter.
La bele Aigline s'i est fete mener,
Si ot vestu un bliaut de cendel,
Qui grant II aunes trainoit par les prez
Gui aime Aigline. Aigline aime Guion.

Hugues de Pierrepont est le contemporain et l'émule du célèbre trouvère de Tournai, Philippe Mouske ou Mousket, mort vers 1250, que M. Du Mortier a dépouillé de sa crosse et de son auréole épiscopales. Hugues le précède d'un quart de siècle, il a cependant le sentiment et le style bien plus élevés, plus délicats, plus poétiques. L'un a l'esprit

épuré, et la langue polie par de longues études classiques; l'autre a toute la rudesse et la barbarie de l'ignorance, sans imagination, sans aucun art. Mouske est un homme de guerre et d'aventure, chevalier peut-être ou attaché à un chevalier, dictant des mémoires rimés, sans passion, sans âme. Hugues est un évêque, un vieillard, mort à la société et au monde, et ses ouvrages sont la poésie, l'amour, la chevalerie. Mais il n'est qu'un romancier dans ses prétendus ouvrages historiques, et Philippe Mouske est le premier et le plus précieux chroniqueur de son

époque, dans son grand poëme. La chanson d'Antioche égale seule peut-être Philippe Mouske, parce que son auteur y donne aussi ses souvenirs de la croisade, où il avait accompagné le comte de Clermont-sur-Meuse, comme Guillaume Machaut (1282-1372), le poëte du roi de Bohême, Jean l'Aveugle, l'ami et l'allié des Liégeois, a écrit la chronique rimée de Pierre de Lusignan et de la prise d'Alexandrie.

Le clergé de la principauté liégeoise avait toujours, depuis Charlemagne et Lambert le Bègue, stimulé l'essor des langues modernes. Liége

avait vu les premières traductions françaises et germaniques.

Plus tard encore le prince-évêque Jean d'Arkel osa traduire le premier, au milieu du XIVe siècle, toutes les subtilités de la philosophie scolastique. Jean d'Arkel a créé, peut-on presque dire, comme l'a si bien remarqué son savant éditeur M. J. Petit, une nouvelle langue dont on composa alors même des glossaires, des mots nouveaux ou avec des significations nouvelles, presque toutes passées depuis dans le français moderne.

Après Hugues de Pierrepont qui

avait créé le véritable roman chevaleresque, après Jean Lebel qui venait de former le célèbre historien Froissart, Jean d'Arkel a la gloire de trouver la langue philosophique de la France... Et c'est l'idiome seul qui fait la vogue des philosophes français. C'est seulement au XIXe siècle qu'on a ressuscité les vieux poëmes de Hugues de Pierrepont, qu'on ose traduire de nouveau, comme Jean d'Arkel a traduit la métaphysique du moyen âge, et qu'on revient, avec M. de Barante, au célèbre chroniqueur.

La destruction de Liége, en 1468, par Charles le Téméraire et Louis XI,

étouffa dans cette ville l'esprit et l'idiome français sous la pression de nouvelles populations germaniques avec des princes-évêques presque tous allemands. Et Liége ne peut plus citer ensuite, parmi tant d'écrivains, ni un poëte, ni un prosateur. Louis XI avait anéanti, comme l'a remarqué M. Michelet, cette dernière citadelle que la France avait conservée en Allemagne ; la destruction de Liége, en 1468, avait aussi amené, comme l'avoue Lambert Lombard à Vasari, la chute de l'école des Van Eyck et de Roger Van der Weyden, et la décadence de l'art.

Breuché de la Croix et Denis Coppée, un des inspirateurs de Corneille, sont, avec Walef, les trois poëtes liégeois modernes les plus célèbres et n'ont pas obtenu et ne méritaient pas d'obtenir en France un seul moment l'attention. Les archives et les visites synodales donnent des détails nouveaux très-curieux sur Breuché de Liége, qui mérite seul peut-être une nouvelle étude littéraire et biographique.

NOTES

---

1. (P. 9.)

La chronique d'Albéric confirme et complète le texte de Sigebert, ad ann. 711. On fait aussi mourir et reposer cette sainte Ode à Amai ; les bollandistes donnent la date de 722. Mais le célèbre testament de Grimon,

de 634, prouve qu'une autre sainte Ode était déjà honorée à Amai; la chronique de Tours fixe la mort de cette première sainte Ode à 571. Cependant la présence de deux saintes du même nom dans la même église est assez extraordinaire. Les fouilles faites à différentes époques à Amai n'ont jamais fait découvrir qu'une seule sainte Ode, comme le montrent Foullon et les nouveaux bollandistes. (Foullon, *Vie de sainte Ode,* Liége, 1648; Bollandus, *Acta sanctorum,* 23 octobre; *Gazette de Liége,* 30 et 31 octobre 1876.)

La charte de Grimon, le document le plus important de cette époque, a été publiée pour la première fois par M. Clouet dans les *Mémoires de la Société philomathique de Verdun,* t. I, p. 329, et ensuite par MM. Jeantin, *Chronique de l'Ardenne,* t. II,

p. 39; Nayen, *Vianden*, p. 459; Beyer, t. I, p. 5; Wauters, *Table des diplômes*, t. I, p. 39. Dans notre *Histoire du comté de Clermont et du Condroz*, on trouvera aussi ce précieux document avec des notes.

Sur les premiers Carlovingiens, *voir* MM. Henaux, *Charlemagne, chronique liégeoise*, 5e édition, Liége, 1871; Warnkœnig et Gérard, *les Carlovingiens*, Bruxelles, 1861; Bonnel, *Die Anfange des karlengischen Hauses*, Berlin, 1866.

2. (P. 13.)

M. Rabanis, *les Mérovingiens d'Aquitaine, essai historique et critique sur la charte d'Alaon*, Paris, 1856, in-8o. La

première édition est de Bordeaux, 1841.

Les nouveaux bollandistes paraissent assez disposés à accepter la charte d'Alaon, avec le P. Van Hecke. Cependant une note ajoute que c'est seulement dans la vie de saint Hubert qu'ils examineront ce document. *Vie de sainte Ode,* 23 octobre, t. X, publié à Bruxelles en 1861.

Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale,* Paris, 1837, 4 vol., in-8o. — Mary-Lafon, *Histoire du midi de la France,* Lyon, 1845, 4 vol., in-8o. — Monlezun, *Histoire de la Gascogne,* Auch, 1846, 7 vol. in-8o.

3. (P. 25.)

Conde, *Historia de la dominacion de los*

Arabes en Espana, Madrid, 1820, 3 vol. in-4°, et réimprimé à Paris et à Barcelone en un volume. — MARLES, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, Paris, 1825, 3 vol. in-8°. — M. DOZY, *Recherches sur l'Espagne*, Leyde, 1849, in-8°, et refondu en deux volumes dans l'édition de 1860. Plusieurs historiens arabes placent même sous le gouvernement de Haithan, le prédécesseur d'Abdérame, la révolte de Munusa : AREB, *Histoire de l'Afrique*, par Dozy, Leyde, 1848, t. II, p. 27 ; AL MAKKARI, *Analectes*, Leyde, 1855, t. I, p. 148 ; DOZY, *Histoire des musulmans d'Espagne*, Leyde, 1861, t. I, pp. 220, 256.

4. (P. 31.)

Les chroniques attribuent à Gérard de Roussillon une grande part dans la fondation d'une dizaine de monastères en Belgique. (*Voir* Brasseur, Mireus, Ruteau, Vinchant.) Une note inédite de M. Amand sur Vinchant cherche à réfuter par les dates ces assertions ; mais d'autres corrections manuscrites de MM. Wyns, Rousselle ou d'un religieux de Lobbes indiquent plusieurs Gérard : un sous Charles-Martel, un second sous Charles le Chauve, comme le dit déjà Ruteau, *Vie et martyre de saint Adrien, tutélaire de la ville de Grammont*, Ath, 1637. M. Duvivier a fait connaître les rapports de ce

dernier Gérard avec la Belgique, dans un article de la *Revue trimestrielle,* Bruxelles, 1854, t. IV, p. 172. M. Henaux, qui a jeté tant de lumière sur l'histoire carlovingienne, sur les Aymon, Berthe, Roland, Ogier le Danois, etc., a promis d'écrire l'histoire de ce Gérard. Les *Reali* conservent des traces d'une ancienne chanson de gestes sur un Gérard. L'existence d'un très-ancien poëme roman sur Gérard semble contester l'originalité de Gérard de Roussillon, le seul ouvrage de ce genre resté à la littérature provençale. (M. Gautier, *les Épopées françaises,* Paris, 1865, t. I, pp. 108, 470.)

5. (P. 46.)

Voyez les chroniqueurs et les historiens français : Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France,* Paris, 1836, p. 43. Chalmel a publié une relation arabe écrite par un musulman qui était à la bataille de Tours. Cette relation lui avait été envoyée, dit-il, traduite en espagnol par un officier de l'état-major de l'expédition d'Espagne (1823). Tout porte à croire, ajoute M. Reinaud, qu'elle est supposée. (Chalmel, *Histoire de Tours,* 1828, 4 vol. in-8°, t. I, p. 223.) — M. Renan, dans le *Journal des Débats,* 2 octobre 1873. La présence de Lampagie dans le sérail de Damas n'entraîne aucune idée

d'apostasie ou d'union avec le calife. — Dans les guerres des Serbes contre les Turcs en 1876, une célèbre amazone hollandaise, qui prêchait une nouvelle croisade contre l'islamisme, fut aussi envoyée prisonnière au sérail de Constantinople. C'est une simple formule pour montrer qu'on la remettait au gouvernement. Les journaux belges, en juillet 1870, ont encore parlé d'une jeune Wallonne, Mlle Flore Cordier, de Houdeng-Goegnies, près de Mons, enlevée à Constantinople, pour être seulement dame de compagnie de la sultane Validé. Cependant l'*Echo du Parlement*, de Bruxelles, 6 février 1877, annonce qu'elle était une des épouses du sultan, et, le 18, il fait connaître une réclamation de sa famille, de Bracquegnies, près La Louvière. C'est un exemple

d'une union d'une chrétienne et d'un mahométan. Un autre journal belge, l'*Eclair*, le 10 juin 1877, mentionne le mariage d'une comtesse française avec un mystérieux prince du Maroc, célébré dans l'église de Saint-Paul, à Londres et ensuite à Paris, par deux marabouts, en 1867.

6. (P. 69.)

Consulter sur sainte Aye : Bollandus, *Acta sanctorum*, 18 avril ; Ghesquière, *Acta SS. Belgii*, t. IV, p. 361 et s. ; *Annales du cercle archéologique de Mons*, t. VII, 1868 ; — Le Fort, *Histoire de saint Vincent, patron de Soignies*, Mons, 1654, et les documents réunis dans la *Vie de sainte*

Waudru, Mons, 1846, 2 vol. in-8°. C'est peut-être d'Aye ou d'Agia que vient encore un des noms de femme les plus populaires anciennement à Liége et dans les provinces wallonnes, Aili qu'on a souvent aussi traduit par Adèle. On a sur Lampagie un long roman historique dans *Aquitaine et Languedoc, ou Histoire pittoresque de la Gaule méridionale,* par Cenac-Monceaux, Paris, 1849, t. II, pp. 1-318. Une autre histoire romanesque d'Aye a été publiée dans la collection des épopées de l'histoire de France, par la librairie Casterman de Tournai, sous le titre de *Lampagie ou la prisonnière des Arabes,* par E. Guinot, 1867, in-12, dont on a plusieurs éditions. Ces deux écrivains adoptent la conversion de Munusa.

Voyez sur les processions de l'obole

banale : M. Piot, *Cartulaire de Saint-Trond*, dans les *Chroniques belges*, in-4°. t. I, p. 78 ; Bollandus, *Acta SS.*, 22 mars, p. 391 ; M. de Robaulx, *Cantatorium*, pp. 213, 244. M. Henaux, *Histoire de Verviers*. Une très-ancienne fresque, peut-être de l'époque de Hugues de Pierrepont, conservée au château des comtes de Hainaut, à Mons, semble assez se rapporter à la guérison miraculeuse de la rage, à Saint-Hubert. (*Annales du cercle archéologique de Mons*, 1873, t. II, p. 327.)

7. (P. 74.)

Le roman d'Aye d'Avignon a été publié avec sa suite, Gui de Nanteuil, par MM. Guessard

et Meyer, Paris, 1861, in-12, dans la collection des anciens poëtes de la France. M. de Martonne, qui le premier l'a fait connaître, voulait aussi l'éditer, et M. Graesse a pris ce projet pour une réalité. L'analyse de M. de Martonne se trouve dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France,* 1830, t. XV, pp. 398-432. M. Paulin Paris a donné l'historique d'Aye dans l'*Histoire littéraire de la France,* t. XXII, pp. 334-347. M. Barrois avait aussi donné des extraits de ces romans dont il avait fait connaître le manuscrit unique de Montpellier. (Barrois, *Éléments carlovingiens,* Paris, 1846, in-4°.) Le même a publié Ogier le Danois dans les *Romans des douze pairs de France,* Paris, Techner, 1842. Et dans l'exemplaire que M. Barrois avait envoyé à la bibliothèque de Liége, on

lisait, dans une dédicace manuscrite : « A la patrie d'Ogier. » M. Mone s'est aussi occupé, en Allemagne, des rapports d'Ogier avec Liége, et M. Nierup, en Danemark.

L'ancienne bibliothèque des romans avait aussi, en 1777, indiqué Aye d'Avignon, t. II, p. 230. La bibliothèque du Louvre, en 1373, possédait deux manuscrits d'Aye : un provenait de la Reine et contenait aussi Doon de Nanteuil, branche qui paraît aujourd'hui perdue. M. Van Praet avait cru la retrouver dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, nos 7553-5. Il indique aussi les manuscrits d'Amiles et d'Amis sur Aye, 7227, 2713; Lavallerie, 632 (15), S. Victor, 383.

M. Stanislas Bormans, conservateur des archives de Namur, a publié dans les *Bulletins de l'Académie,* Bruxelles, 1874, t. I,

p. 307, deux fragments précieux de Doon de Maïence sur des feuillets du XIIIe siècle d'un registre de Namur. Ces quelques vers comparés au texte imprimé de M. Pey, dont nous donnons les numéros, en feront comprendre la valeur.

3868. Car cius ki plus est vius plus de XVI ans n'en a
Or les consaut cis Diu ki ja ne mentira,
3870. Car se il est tués, la biele s'ocira.
3872. Or les sekeure Dius, ki le pooir en a.
Car de fit sachies bien que li uns en mainra;
Or oyes ja comment, ki oïr le vaura,
3875. Doolin son cheval mie n'en oublia :
Del avaine et dou fain a plenté li donna,
Et as autres chevaus dont XIIII en I a;
I puç avoit laiens, dont il les abuvra.
III jours et III nuis la dedens sejorna

Tant a joie et deduit et tant forment l'ama
Que moult s'esmaie poi, car en Diu se fia,
Li glorieus celiestre que souvent depria
Tout adies carpenta li mestres, engingna
Son engien merveillous a grant paine leva,
Si ke poi ne fali c'as crestiaus ne touça.
Et Gautiers li siens sires, ki forment le coita
Ki armés richement entour l'engin ala,
Pries des crestiaus vit Do ; hautement li cria :
« Par foi, fel orgillous, ore i mainres vous ja !
Demain ferons de vous çou que fait en sera ;
Amorir vous convient, ja riens ne vous savra
Car celui m'aves mort qui soueff nouri m'a,
En sa gente mouillier com preudons m'engenra. »
Et quant Doolin l'ot, ainc mot ne li sonna ;
Nient plus que fust noyés, trestout, çou ne prisa ;
Ains se retourne arriere ; Nicholete encontra :
Plus de XL fois le bouce li baissa,

Puis li dist bielement : « Ne vous esmayes ja ;
Que Dius a ki je sui, tout nous escapera
Car mes peres le set, qui pour nous priera, etc.

8. (P. 89.)

Qui tint Hui et Namur et Dinant et Ruisé.

Les savants éditeurs d'Aye, p. 10, ont interprété Ruizé par Errezée. Rosée, domaine seigneurial près de Florennes, s'accorde peut-être encore mieux avec le texte. Et Riviers, entre Namur et Dinant, près de Buzot, est une ancienne seigneurie qui passa ensuite à la famille d'Hascamp.

Verberie paraît signifier le pays de Verviers, où eurent lieu de grands complots et

même de grandes guerres de Charles Martel contre Radbod et Rainfroi. Charles fut vainqueur à Vinciaco, peut-être Viegeay, près d'Anthisne et sur les bords de l'Amblève. Cependant Verberie peut désigner ironiquement la localité de ce nom, près de Compiègne, célèbre, pendant le moyen âge, par les *sautriaux* de Verberie, espèce de bouffons et de danseurs admis à la cour de France. Verberie peut encore dériver de verber, verbeler, verbode, verbiage, de verbum, dans le sens de menterie, etc., aussi de vairberie, de vair, *varius*.

9. (P. 100.)

Sainte Aldegonde, sortie d'une noble et

puissante famille alliée aux Pépins, a fondé, vers 700, l'abbaye de Maubeuge sur la Sambre, dans la grande forêt de Malbode, une riche et ancienne dépendance de Liége. Notre roman a encore suivi très-fidèlement l'histoire et la topographie. Et, d'après les généalogistes, Aldegonde était parente de saint Hubert, de Lampagie ou d'Aye. Aldegonde avait même dû épouser Eudes d'Aquitaine, dont les légendes ont fait ensuite un prince anglais. (GHESQUIÈRE, *Acta sanctorum Belgii,* t. IV, p. 299; *Vie de sainte Waudru et documents,* Mons, 1846, 2 vol. in-8°. — *Vie de sainte Aldegonde, patronne de Maubeuge,* par TRIQUET. Paris, 1623. Réimprimée avec notes par Estienne. Maubeuge, 1837.)

10. (P. 117.)

Mémoires de la Société des antiquaires de France, t. XV. — Auboin et Milon, deux fils de Pinabel, deux neveux de Ganelon, reprochent à Garnier d'être de la *geste* ou de la maison des quatre fils Aymon que Charlemagne a chassés de France, parce qu'à Spa, en Ardenne, ils avaient tué Guion. (*Aye,* p. 6.) Dans le premier procès Jaumar, à Namur, en 1874, on retrouve encore ce mot *geste* dans le sens de famille.

A Espaus en Ardenne geterent mort Guion.

Il ne faut pas confondre cette localité avec Espau, d'où Espauvier, épave. Espau se ren-

contre souvent dans les ouvrages de Huon de Ville Neuve et désigne Spa qui se prononce encore ainsi dans le dialecte populaire. Le poëte parle même des fées ou divinités des fontaines déjà célèbres de Spa, près de l'abbaye de Saint-Remacle, à Stavelot.

Ces divinités paraissent remonter aux religions gauloise et romaine.

Baron, dist l'emperes, nobile chevalier,
Gardes que lès Espaus ne vos chaille a proismer,
Car fées i conversent, a celer ne l'vos quier.

(*Aymon*, p. 63, de l'édition de M. TARBÉ; M. MAURY, *les Fées au moyen âge*, Paris, 1843; *les Forêts des Gaules*, Paris, 1867, p. 65.)

On sait également avec quel art Arioste a chanté, lui aussi, les sources de la Haine et de

l'Amour qu'il place de même dans la forêt des Ardennes où la tradition a encore reconnu Spa. (M. Henaux, *Histoire de Spa,* Liége, 1870 ; M. Michelant, *Voyage de Pierre Bergeron en Ardenne en* 1619. Liége, 1875, p. 186, de la collection des bibliophiles liégeois.)

Des fontaines merveilleuses de Spa dérivent aussi, après Huon de Ville Neuve, les fontaines de Jouvence, qui donnent la santé et l'immortalité, sur lesquelles le prestre Jehan a brodé de si singulières histoires. Mandeville est un des créateurs, à Liége, de ce fabuleux personnage que M. F. Denis a, l'un des premiers, fait connaître : *Le monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle du moyen âge,* Paris, 1843. *Voyez* aussi les sources indiquées par M. G. Bru-

NET, *la Légende du Prêtre Jean,* Bordeaux, 1877.

11. (P. 154.)

On peut consulter, sur Hugues de Pierrepont, les historiens et les chroniqueurs liégeois :

M. HENAUX, *Histoire du pays de Liége,* 3e édition, Liége, 1875, 2 vol. in-4° ;

M. DE THEUX, *le Chapitre de Saint-Lambert, à Liége,* Bruxelles, Gobbaerts, 1871, 4 vol. in-4° ;

M. DARIS, *Notices sur les églises de Liége,* Liége, 1871, t. II;

La *Chronique de Saint-Jacques,* à Liége, dont M. Alexandre vient de donner une

nouvelle édition avec une excellente table, imprimée à soixante exemplaires pour la Société des bibliophiles liégeois.

Les Chroniques de Jean Des Preis ont été publiées par MM. Borgnet et Bormans dans la collection des Chroniques belges, in-4°.

Mais on doit surtout consulter la chronique d'Albéric, publiée par Leibnitz.

Les manuscrits donnent un meilleur texte, qu'avait déjà su utiliser pour des fragments dom Bouquet et qui a servi à l'excellente édition des *Monumenta Germaniæ historica*, t. XXIII, où l'ouvrage porte ce titre : *Chronica Alberici monachi Trium fontium a monacho novi monasterii Hoiensis interpolata*. Son savant éditeur, M. Paul Scheffer-Borchorst, n'a peut-être pas assez insisté sur la partie liégeoise de cet ouvrage, où Hugues

de Pierrepont, le prétendant à l'archevêché de Reims, originaire de la Champagne, a fait naturellement insérer de nombreuses annotations sur ce pays et ses églises qu'il pouvait seul si bien connaître, et qu'il a probablement lui-même rédigées, ce qui explique peut-être encore le caractère mystérieux de l'ouvrage et de l'écrivain.

12. (P. 221.)

Noche n'est cependant pas complétement inconnu avant le roman de la Belle Aye. Nusche est déjà dans Roland ; M. Genin le traduit aussi par Bracelet, et dans une note il donne d'autres exemples empruntés à des textes anglais, où Noche et Nouche ont le

sens de bijou, comme l'indique aussi Ducange, au mot *Nochia*. M. Quicherat donne le nom de Nusche aux pendants des colliers.

Noche n'est-il pas plutôt le mot *nœud* de nos dialectes wallons, déjà un peu adouci par l'usage, à Liége, dans *Nou,* mais encore souvent employé dans le verbe *Noki,* nouer, et surtout dans Nokaie, articulation des doigts, et Noket ou Nokete, petit nœud ou parcelle, comme aussi Nokion, et même Nokerai, excroissance d'une plante.

Il offri de besans qui bien valoit c livres,
Et Aie la duchoise et noches et afiches,
Encor sont el moustier en saintes filatiers. (P. 11.)

Dans les tournois des Preux de 1444, qui ont donné le premier essor à la gravure sur

bois et sur cuivre, les dames distribuent encore, à Liége, des Nockes, avec des Huppes.

Ces simples nœuds espèce d'entrelacs, brodés, avec de l'or ou de l'argent, devinrent bientôt en effet des houppes ou des touffes, des bouquets de bandes de laine ou de soie, avec des plumes naturelles ou de métal. Houppe vient du plumage de plusieurs espèces d'oiseaux, comme d'autres mots dérivent du coq ou de sa crête. M. Scheler a aussi rapproché Houppe du néerlandais *Hoop*.

Dans le pas d'armes des fées de Bruges, en 1463, la houppe ou houppette d'or est sur une targette avec broderies d'or, représentant un cœur, un soleil ou des lettres, avec un cordon ou une chaînette pour attacher la

houppette portée pour l'amour des dames. La Targette, qui renfermait un quatrain pour chacun des chevaliers, ne peut signifier ici un bouclier, mais c'est peut-être une poche, un sac, de l'allemand ***Tasche,*** conservé encore dans le wallon Tah, Tach, Tahette, pour une espèce de tablier de femme avec poche, et même seulement pour des poches qu'on ajoute à des vêtements. M. Hausmann a cru les retrouver dans les marques des papiers employés par Durer pour ses gravures, vers 1504, Frauentasche, qui représentent plutôt les deux poissons des armoiries de Salm. Des étymologistes spirituels ont prétendu que ce mot *sac* s'était conservé dans tous les idiomes, à la dispersion des peuples à la tour de Babel, où personne n'avait oublié de réclamer sa bourse.

Ces noches, ou ces houppes, se rapprochent beaucoup des « couvre-chiefs », dont parle le *Livre des Tournois,* du roi René, et dont il donne le dessin, représentant un long voile ou écharpe de cinq ou six mètres : au milieu est une broderie composée d'un rond de la grandeur d'un bracelet, entourée de cinq petits ronds, d'où partent trois grandes plumes, en forme de houppe. On attachait le couvre-chief aux lances, ou aux casques, comme on le voit encore dans d'anciennes gravures des Preux. A Bruges, en 1463, les *queuvrechiers* étaient de soie frangée d'or, avec un nœud au milieu pour cacher les écussons.

Les noches étaient cette broderie, dont on pouvait aussi se servir comme de bracelet ; les plumes formaient la houppe, et le couvre-

chief ressemble beaucoup à un voile porté par les chevaliers comme par les dames, avec le hennin, à la même époque. Olivier de La Marche le nomme couvre-chef à bannière, parce qu'on y brodait des armes.

Les noches ou entrelacs étaient aussi attachés sur les habits des chevaliers, comme dans l'ordre du Nœud ou du Saint-Esprit, institué à Naples, en 1352, par Louis d'Anjou. M. Viollet le Duc en a donné des dessins, qui forment souvent des espèces de chiffres.

Les écharpes, les rubans, les entrelacs brodés étaient en effet les faveurs qu'on accordait ordinairement dans les tournois. Ici le religieux écrivain de la Belle Aye les fait offrir par les jeunes amants à une église voisine du combat chevaleresque qui va décider de leur amour. Et par une extension

naturelle, ces nœuds d'étoffe furent ensuite de matière précieuse et même de véritables bracelets.

Remarquons enfin que les patois de la Picardie, patrie du copiste de notre roman, ne possèdent aucun terme se rapprochant de Noche. La Champagne, patrie de Hugues de Pierrepont, mais qu'il avait quittée très-jeune, n'a non plus aucun mot semblable, dans les différents lexiques publiés par M. Tarbé. Un nœud se dit *nou*, comme presque partout dans le roman français, et même nœu, neu, dans le rouchi, l'idiome principal du nord de la France. C'est seulement en se rapprochant de Liége, qu'on retrouve une prononciation plus dure du *nodus* latin, passé aussi dans les langues germaniques : knot, knoten.

La Champagne, la Picardie, le Rouchi, le Hainaut ont même le mot noc ou noke, ou nocque, ou nocquiere, pour désigner le canal d'une goutière, du celto-breton *nao*, dit M. Corblet. Et même à Lille, noc désigne une auge, dans le latin du moyen âge noccus. Dom François donne aussi nau pour cercueil, encore usité dans plusieurs localités de la Champagne. Le vieux français semble devoir à la même racine le mot *noche* pour bateau, d'où encore *nocher*, nautonnier, que les anciens étymologistes faisaient venir de Noé et de son arche, d'où aussi *nouer* (flotter, nager), employé jusqu'à Baïf et Ronsard, et dans Doon, p. 86. Le wallon conserve encore *noî*, nager.

Enfin les langues méridionales ont même des mots similaires pour désigner la nuit,

l'obscurité. Noche en espagnol, notte en italien, d'où nuech dans les quatrains prophétiques de Nostradamus.

On pourrait peut-être tirer directement de *noche* l'étymologie du mot noces, comme nœud du mariage, si la racine d'un des temps du verbe latin *nubere*, qu'on peut aussi rapprocher de *nodus*, n'était pas si bien établie.

13. (P. 223.)

Voyez, sur ces expéditions en Espagne, les Chroniques de Liége et de Malines; M. Van den Branden de Reeth, *Recherches sur les Berthout*. Dans les *Mémoires couronnés de l'Académie belge*, 1845, in-4°, t. XVII,

p. 71, M. Wauters a contesté les dates données par les chroniques de cette expédition en Espagne, mais prouve lui-même par les documents anglais, la carrière aventureuse des Berthout. *(Table de chartes,* in-4°, t. III.) Les Berthout apportèrent, même à Malines, de leurs excursions en Espagne, l'art de la poterie et les formes des vases de grès analogues à des majoliques. Une généalogie manuscrite des Grimberghe, authentiquée en 1650, parle aussi de cette expédition aux îles Baléares de Berthout le Courageux qui avait épousé Sophie de Looz, morte en Orient, en 1209.

L'histoire du commerce et de l'industrie de Liége n'a pas encore attiré l'attention. M. Henaux a fait l'histoire des mines dans *la Houillerie du pays de Liége, sous le*

rapport historique, industriel et juridique, Liége, 1864.

La jurisprudence a consacré ces savantes recherches. Mais on n'a rien de spécial sur le commerce, sur le cuivre dont Liége avait le monopole. Les Dinantais étaient parvenus à l'échanger contre une grande partie de l'or de l'Asie. Les rapports avec les Maures et l'Espagne sont inconnus, comme ce mystérieux roi de Portugal réfugié à Liége, sous Jean de Hinsberg, alors qu'Isabelle épouse le duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Ce grand personnage était en rapport avec tous les princes de l'Europe et de l'Orient. *Voir* l'*Histoire de Liége*, de Jean de Stavelot, publiée par M. Borgnet dans la collection des Chroniques belges, in-4°.

14. (P. 247.)

Neumoustier, à Huy, a été fondé par Pierre l'Ermite et Conon, comte de Clermont et de Montaigu, en 1101. Pierre l'Ermite appartenait à la famille de Clermont et d'Aspremont; la question de son indigénat, posée en 1852, par M. Grandgagnage, n'a pas encore été sérieusement examinée, comme le dit M. Hody. On lui éleva à Neumoustier un petit monument, après l'ouvrage de Jacques de Vitry, comme l'avoue Mauritius dans Gilles d'Orval, en acceptant naturellement la patrie que lui donnait le célèbre historien des croisades. La prétendue tradition d'Amiens peut facilement s'expliquer,

parce que des chroniques assurent qu'un oncle ou un parent de Pierre était évêque d'Amiens. Mais une chronique liégeoise du Vatican semble assurer au pays de Liége Pierre l'Ermite. (*Chronicon Sancti Andreæ leodiensis. Codex reginæ Sueviæ,* cité par D. Bouquet, t. XIII, pp. 606, 607; Muratori, *Scriptores*, t. VII, p. 668 ; Chapeauville, t. II, p. 48; M. Henaux, t. I, p. 152.) Pierre d'Oultreman, qui a tant contribué à faire naître à Amiens Pierre l'Ermite et à le rattacher à la famille des Hermite n'est pas une autorité. Sa biographie n'a été crite, en 1632, que pour satisfaire la vanité de cette famille des Hermite, et d'après les papiers quecelle-ci lui avait remis ; comme le prouve la dédicace à M. de Bettissart de la première édition ou plutôt

du premier tirage de son ouvrage. Ces trois feuillets ont été ensuite soigneusement supprimés et remplacés par une autre dédicace à « M. Erasme Xhenceval, à M. Guil. Vinamont, et à tous les chanoines de la célèbre abbaye de Neuf-Moustier. » Ces deux éditions, identiques pour le reste, de l'ouvrage, avec des titres un peu différents, portent la même date de 1632. On doit consulter sur Neumoustier la Chronique d'Albéric ; STEPHANI, *Mémoires pour servir à l'histoire monastique du pays de Liége,* publiés par M. ALEXANDRE, Liége, 1876, t. I, p. 74, et aussi l'essai du même Stephani, sur l'*Histoire des comtes de Clermont et de Montaigu,* publié dans les *Nouveaux mémoires de l'Académie de Bruxelles,* t. VIII.

MM. Lavalleye et Quérard ont revendiqué

pour le savant bibliothécaire des carmes de Liége, Stephani, ce supplément à l'*Art de vérifier les dates,* les derniers chefs-d'œuvre de l'érudition liégeoise. M. de Reiffenberg l'avait publié sous son nom. Et l'Académie ne put profiter de la science et des manuscrits précieux de M. Lavalleye, l'éditeur de l'*Histoire du duché de Limbourg,* d'Ernst, en 7 vol. in-8°, le grand monument historique de la Belgique.

Imprimé

dans les ateliers de Fr. Gobbaerts

rue de la Limite, 21

Bruxelles





